

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE

(Section d'Égypte)

SOMMAIRE

	Pages.
ÉMILE SIMON..... James Elroy Flecker.....	519
JAMES ELROY FLECKER. Hassan	522
A. DE MARIGNAC..... Esquisse d'une nouvelle méthode de critique homérique.....	551
LUCIEN MARIÉ..... La « promenade au bord de l'eau ».....	562
GASTON WIET..... Trois formules d'indépendance dans l'Égypte médiévale	566
MAHMOUD TEYMOUR... Au temps jadis.....	591
D ^r LOTTE..... La vie et l'œuvre de l'entomologiste J. H. Fabre (suite)	605



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ÉDITIONS FRANÇAISES

- PASQUIER. — Les Étapes.
— Le traité de Versailles.
LE TOURNEUX. — L'Anglais ultra-rapide.
— Correspondance français-anglais.
MARITAIN. — Témoignage sur la situation en France.
G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte.
— Positions.
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
JULIEN GREEN. — Souvenirs littéraires.
SIMON. — La grande crise française.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
JACQUES MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
Madame MARITAIN. — La conscience morale et l'état de nature.
LOUIS VERNEUIL. — La vie merveilleuse de Sarah Bernhardt.
RENÉ BENJAMIN. — Le printemps tragique.
JEAN GAULMIER. — A la manière de... 1942.
PHILIPPE BARRÈS. — Charles de Gaulle.
RENÉ SCHWOB. — Cinq mystères.
LÉGENBRE. — Éléments de géométrie.
HENRI PEYRE. — Le classicisme français.
F. MAURIAC. — La Pharisienne.
ANDRÉ MAUROIS. — Pages d'Album.
Initiation à la Musique.
JULES ROMAINS. — Salsette découvre l'Amérique.
CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
GRIGNON. — Un homme et son péché.
— Figures françaises.
MORIZE. — Devoirs d'aujourd'hui et de demain.
LEOLIT. — La croix païenne.
KING. — Le Canada et la guerre.
PELADEAU. — On disait en France.
J. & J. THARAUD. — Les contes de la Vierge.
PIERRE BENOIT. — Le désert de Gobi.
ROBERT BRASILLACH. — Les Sept couleurs.
H. LEVY. — Péguy et les cahiers de la quinzaine.
Mgr. CHADIER. — La vie de l'esprit au Canada.
FRANCŒUR. — Littérature à la manière de ...
SECRÉTAIRE. — Péguy, soldat de la liberté.
A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites.
Nouveau petit Larousse illustré (édition 1942).
JEAN MERRIEN. — Marines.
ABBÉ DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
ROGER VERCEL. — La clandestine.
HENRI ARDEL. — Pêcheuses d'âmes.
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours (Souvenirs).
Nouveau Dictionnaire Français-Anglais.
VOICI LA FRANCE DE CE MOIS (revue littéraire mensuelle).

En vente chez : **HACHETTE (AU PYPYRUS)**

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby) — Tél. 54682 — R. C. 96

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous
défendent ont *DROIT* à un peu de
bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous
de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

VIENT DE PARAÎTRE

**RÉVOLUTION
DANS LA DÉFAITE**

DE

PIERRE JOUGUET

MEMBRE DE L'INSTITUT



EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE



SUR PAPIER *R. D. C.* — PRIX P. T. 20



Aux éditions de la **REVUE DU CAIRE**

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

HASSAN

pièce en cinq actes.

AVANT-PROPOS.

Né à Lewisham en 1884, James Elroy Flecker, fils d'un pasteur protestant, fit ses études au Trinity College à Oxford. Après avoir consacré deux années aux langues orientales à Cambridge, il entra dans la carrière diplomatique. Attaché à la Légation d'Is-tamboul en 1910, il fut nommé l'année suivante Consul à Beyrouth, où il se maria à une Grecque. La vie de Flecker fut trop courte pour lui permettre de donner sa mesure : il mourut poitrinaire à Davos en 1915, n'ayant publié que quelques recueils de poèmes. Son œuvre posthume comprend deux drames, Hassan et Don Juan, une courte satire The last generation, et un roman The King of Alsander.

Hassan fut mis en scène pour la première fois par Basil Dean au His Majesty's Theatre à Londres, le 20 septembre 1923, avec musique de Debuss et ballets de Fokine, et connut un succès éclatant, qui ne se démentit pas par la suite.

Si Flecker n'a pas eu l'occasion de se familiariser avec la technique de la scène, il n'en est pas moins doué d'un sens dramatique inné, très vif et très sûr. Sa pièce peut être mal construite, manquer d'unité et de liaison, cela ne l'empêche pas de tenir le spectateur

constamment en haleine. La scène du jugement des Mendians, le dialogue des amants dans leur cellule, et la scène où apparaissent leurs fantômes au dernier acte, sont d'une intensité dramatique et provoquent une qualité d'émotion dignes des plus belles réussites de l'époque élizabéthaine.

Quelques-uns des héros de la pièce sont des personnages empruntés aux Mille et Une Nuits et la même atmosphère romanesque que celle qui circule dans les Contes célèbres s'y retrouve. La malice de Flecker y a seulement intercalé deux ou trois scènes croquées sur le vif dans les rues de Beyrouth ou d'Istamboul. Peut-être certains lecteurs trouveront-ils une allure un peu désuète au romantisme de Hassan, romantisme tant du sujet que du style. Mais, à mon avis, l'auteur en est tout aussi averti qu'eux ; visiblement il s'y complaît ; et sa pièce n'est pas sans une certaine intention ironique. Une moquerie légère et voilée court sous les mots et les images du texte, et par moments éclate aux dépens des personnages même les plus apparemment chéris par l'auteur. Ce qui confère au ton de l'ensemble une souplesse et une légèreté aériennes.

Derrière chacun des personnages, comme derrière des verres vivement et diversement colorés, le lecteur voit toujours se profiler l'ombre de Flecker, ici goguenard, là sentimental, ailleurs ému et bouleversé, et pris sans qu'il s'en doute à son propre jeu.

Malgré toute sa tendre légèreté et l'apparente désinvolture de son exquise ironie, Flecker reste cruellement blessé par le fond tragique de l'existence. Sa vision du monde est âpre et dépourvue d'illusions, uniquement magnifiée par son lyrisme de poète. Le principal personnage, Hassan, se trouve successivement bafoué par son ami, par celle qu'il aime, par le Calife qu'il a sauvé de la mort. Tout au long de la pièce, il semble que les caprices du hasard, et l'arbitraire des puissants, gouvernent seuls la destinée malheureuse des hommes. La révolte même s'avère stérile dans une société entièrement fondée sur l'injustice, où la violence règne. Les forts sont cruels, les humbles sont lâches, les femmes sont vaines et cupides. Les vrais amants ne rencontrent qu'obstacles à leur bonheur.

Le thème de la pièce, ce qui en forme le nœud tragique, est le choix imposé par le Calife aux deux amants, Pervaneh et Rafi, mis dans l'alternative d'avoir à mourir ensemble, ou vivre à jamais séparés, d'avoir à opter entre la vie ou l'amour. Ils choisissent l'amour et la mort, — évidemment. Mais le Fantôme de Pervaneh au dernier acte ne semble plus aussi exalté par l'héroïsme de son choix.

La pièce n'a pas de conclusion, et l'on ne saurait attribuer aucune intention définie à Flecker, sinon celle d'avoir voulu jouir délicieusement de ses capacités de sentir et de créer, et de ses dons de poète. La poésie ruisselante d'images qui imprègne les caractères et les dialogues de Hassan, et dont je désespère d'avoir su rendre en français la fluidité et la luminosité joyeuses, suffirait à elle seule à préserver la pièce de l'oubli.

Le lecteur d'Égypte sera bien placé en outre pour apprécier le savoureux orientalisme des personnages et du style, et le bonheur et l'imprévu des images, qui feraient envie à la plus audacieuse poésie arabe.

*
* *

J'exprime ici mes remerciements à Monsieur Charles Issawi, à qui je dois la rencontre des écrits de Flecker, et qui a bien voulu m'aider dans la traduction de certains passages difficiles. Je préviens à ce propos que je ne me suis pas cru astreint à suivre toujours scrupuleusement le texte anglais dans sa lettre.

Émile SIMON.

HASSAN

*L'histoire de Hassan de Bagdad
et comment il fut conduit à entreprendre le Voyage Doré de Samarcande.*

pièce en cinq actes.

PERSONNAGES.

HASSAN, confiseur.	L'AULNE	} esclaves.
LE CALIFE HAROUN AL-RASHID.	LE SAULE	
ISHAK, son ménestrel.	LE GENIÈVRE	
JAFAR, son vizir.	LE TAMARIS	
MASRUR, son Grand-Bourreau.	LE PORTIER de la maison de Yasmîn.	
RAFI, roi des Mendiants.	UN PHILOSOPHE CHINOIS.	
SÉLIM, ami de Hassan.	UN DERVICHE.	
LE CAPITAINE DE LA GARDE.	LE FANTÔME DE LA FONTAINE.	
LE PRÉFET DE POLICE.	LES GARDES DE LA PRISON.	
ALI, ABDOU, non définis.	PERVANEH.	
UN HÉRAUT.	YASMIN.	

Un ambassadeur, un athlète, un calligraphe, un bouffon, fantômes, danseuses, mendiants, soldats, police, serviteurs, et flâneurs occasionnels.

La scène est à Bagdad sous le règne du Calife Haroun Al-Rashid.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une arrière-boutique dans le Vieux Bagdad. Au dernier plan un grand chaudron fume, car l'échoppe est une échoppe à friandises, et le sucre bout. L'endroit n'est guère meublé au delà d'un tapis, usagé mais d'une finesse de choix inattendue, et de quelques tapisseries persanes (motifs géométriques, profils crus d'animaux, et des versets du Koran dessinés à la main sur des pièces de lin). Dans un coin, un panneau de bois branlant sépare la scène de ce qui paraît être la boutique.

Accroupis à la turque sur la natte, se faisant face l'un à l'autre :

HASSAN, le confiseur, formes arrondies, moustache, turban, vêtements grasseyés et gris; SÉLIM, son ami, jeune, d'une beauté plutôt vulgaire, habillé avec recherche.

HASSAN, se balançant sur sa natte

Eywallah ! Eywallah !

SÉLIM

Trente-sept fois avez-vous déjà proféré la même remarque, ô père de la répétition.

HASSAN, plus plaintivement que jamais

Eywallah ! Eywallah !

SÉLIM

Auriez-vous attrapé la fièvre ? Sentez-vous votre poitrine contractée, ou votre ventre agité d'orages ?

HASSAN, avec un soupir appuyé

Eywallah !

SÉLIM

Cet acide visage, est-ce celui du marchand de douceurs ?
O empoisonneur d'enfants, certes vous feriez mieux de tran-
cher le nœud de la répugnance et d'ouvrir la cassette de l'ex-
plication. Et le poète Antar l'a justement remarqué :

Divise ton chagrin et fais part de ta souffrance, ô niais,
Que l'homme bon te soulage au delà de ton espérance, ô
[niais.

HASSAN, se courbant sur la natte

Nul n'est bon sauf Dieu. Et Abou Nouwas a excellemment
chanté :

La gent importune
N'a pas bonne fortune.

Néanmoins, sachez, Sélim, que je suis amoureux.

SÉLIM

Amoureux ! Pourquoi gémir alors assis sur la natte ? Ne se
procure-t-on plus des beautés chez les barbiers ? Les lampes
de l'amour ne brillent-elles plus au bazar ?

HASSAN, d'un ton irrité

Retenez votre langue, Sélim, ou quittez-moi. J'étais sérieux
quand je parlais d'amour, et votre grossièreté ne cadre pas
avec mon humeur. Et bien que je sache que je suis Hassan, le
confiseur, néanmoins je puis aimer avec autant de sincérité
que Mejnun ; car assurément celle vers qui mon cœur se porte
n'est pas moins belle que Leila.

SÉLIM, ironiquement

Hélas, au lieu du particulier j'avais compris le général, et
je n'avais pas reconnu la pureté de vos intentions... Mais je

n'aurais pas fait mention de Mejnun. Mejnun était jeune et vous êtes vieux, et il était prince et vous êtes confiseur, et il était beau et vous ne l'êtes pas, et il était très mince par l'effet de sa tristesse, et vous êtes plus gras que ces quadrupèdes que je ne veux pas nommer : Dieu maudisse la gent qui les élève !

HASSAN

Et si tout est bien comme vous dites, Sélim, si je suis en effet un marchand laid, gras, âgé, n'ai-je pas de bonnes raisons pour être triste et pour me lamenter sur ma natte : car comment obtiendrai-je ce que mon cœur désire ?

SÉLIM

Écoutez-moi, Hassan. Pour quel motif cette dernière année êtes-vous devenu différent du Hassan qui était Hassan ? De temps à autre vous soliloquez bizarrement dans vos tasses, comme un poète fou ; et vous avez fait l'emplette d'un luth et d'un tapis trop beaux pour votre logement. Et maintenant j'ai peur que vous ne soyez en voie de perdre l'esprit quand j'entends ce radotage d'amour débité par quelqu'un qui a passé l'âge des folies.

HASSAN

Il se peut qu'il en soit ainsi, jeune homme. En effet, je crois que je suis insensé. C'est une affliction d'Allah.

SÉLIM

Dites-moi au moins qui elle est. Il se peut qu'elle ne soit pas aussi inaccessible que vous l'imaginez, à moins qu'en vérité vous n'ayez jeté les yeux sur la fille du Calife, ou sur la Reine des Djinnes.

HASSAN

Écoutez-moi, Sélim, et je vous dirai mon affaire. Il y a trois jours une femme est venue ici, en habits de veuve, pour

m'acheter du loukoum, et elle m'ordonna de la suivre avec le paquet jusqu'à sa porte. Hélas, Sélim ! Je pouvais voir ses yeux dessous son voile, et ils étaient pareils aux deux fontaines jumelles dans le jardin du Calife ; et ses lèvres dessous son voile étaient pareilles à des roses cachées dans la mousse, et sa taille était flexible comme un palmier balancé par le vent, et ses hanches étaient larges, et lourdes, et rondes, pareilles aux melons d'eau dans la saison des melons d'eau. Et je la regardais, mais elle ne voulait pas sourire, et je soupirais mais elle ne voulait pas regarder, et la porte de sa maison se referma dur contre moi comme les vantaux du paradis au nez d'un infidèle.

Eywallah ! (Il recommence à gémir !)

SÉLIM

Et où était la maison de cette veuve qui achetait des friandises et n'avait rien à vendre ?

HASSAN

Rue de la Félicité, près de la fontaine des Deux Pigeons.

SÉLIM, méditant

Ce doit être la veuve de cet Ahmed qu'on a pendu l'an dernier près de la Porte de Basra.

HASSAN

Quel Ahmed ?

SÉLIM

Ahmed le Chevelu.

HASSAN

Istagfaroullah ! Il palpitait comme un oiseau. Puissé-je ne jamais prendre aussi haut mon essor !

SÉLIM

Istagfaroullah ! Puissé-je vous voir ! Je crèverais de rire et les vautours d'indigestion. Mais dites-moi, vous qui êtes tombé si profondément amoureux, vous délectez-vous dans votre infortune comme un derviche dans sa crasse, ou désirez-vous honnêtement la satisfaction ?

HASSAN

Je désire la satisfaction, Sélim. Mais, je vous prie, ne parlez plus de cela.

SÉLIM

Allons, ressaisissez-vous, faible cœur, car tous les maux peuvent être guéris, sauf la dépravation chez les ânes. Peut-être puis-je vous guérir de l'amour.

HASSAN

Par le Prophète, Sélim, ne guérissez pas mon amour, guérissez son indifférence.

SÉLIM, avec une vivacité soudaine

Il n'y a qu'un seul moyen pour cela.

HASSAN

Quel moyen ?

SÉLIM

Croyez-vous à la magie, Hassan ?

HASSAN

Les hommes qui se croient sages n'ajoutent foi à rien s'ils n'en voient la preuve. Les hommes qui sont sages prêtent créance à tout jusqu'à preuve contraire.

SÉLIM

Que savons-nous si la magie est mensonge ou vérité? Mais puisqu'il est sûr que la magie seule peut vous aider, vous pouvez aussi bien en faire l'épreuve. Vous pouvez acheter un philtre capable d'agir sur son cœur et lui préparer un couffin de sucreries magiques.

HASSAN

Je suis prêt à tout, ingénieux Sélim; mais connaissez-vous un bon magicien?

SÉLIM

Zacharie, le Juif, vient à peine d'arriver d'Alep: il est le sujet de toutes les conversations sur la place du marché, et c'est un homme étonnant, si les histoires qu'on en publie sont vraies.

HASSAN

Avez-vous retenu les histoires?

SÉLIM

J'ai retenu celle-ci parmi beaucoup. On dit qu'à Bokhara un homme le traita de Juif malfaisant et lui jeta une pierre à la tête: et il fit que la pierre demeura suspendue en l'air, et l'homme de même, en sorte que l'homme se promena dans tout Bokhara sur les têtes des passants ébahis, et qu'il fut contraint de rentrer chez lui par la fenêtre de l'étage.

HASSAN, *incrédule*

Mashallah!

SÉLIM

Et plus étrange que cela. A Ispahan, des gens disent qu'il enleva la coupole de la Grande Mosquée, la retourna, prit un bain dedans, puis la remit en place.

HASSAN

Je ne crois pas un mot de toutes ces histoires. Toutefois, sans aucun doute, il doit être médecin suffisamment habile pour un philtre. Mais les philtres sont-ils bons à quelque chose ?

SÉLIM

On ne peut douter qu'il existe des philtres qui disposent les femmes à l'amour, quand même elles auraient le cœur aussi dur et la tête aussi froide que les montagnes de Qaf. Mais pour ce qui est de ce Zacharie, je sais qu'il vend des philtres à douze dinars la bouteille : sa boutique est bondée de riches vieilles dames.

HASSAN

Eywallah, Sélim, je suis malade d'amour ; aucune jeune fille ne peut être prise douze dinars. Et des sages l'ont remarqué : « L'idéal est coûteux à rejoindre » ; et des philosophes l'ont observé : « Mille figues sont sur le figuier, et chacune est semblable à toutes les autres. »

SÉLIM

Quoi ! Toutes les douces et brillantes collines du pays de l'amour, et toutes ses vallées ombragées... le tout pour douze dinars... Et voici l'homme dont l'amour est pareil à celui de Mejnun ! Qu'est-ce que douze dinars pour un homme qui aime ? Vous avez donné trois fois cette somme pour ce tapis.

HASSAN

Un tapis est un tapis, et une femme est une femme. Il ne s'agit pas seulement des douze dinars. Mais vous savez qu'au marché j'ai une réputation à garder. « Hassan, disent les gens, est un homme de sens sûr. Hassan ne sortirait pas en visite, après avoir oublié sur le feu son sucre. Il n'achèterait

pas de l'essence de fleurs sans avoir d'abord descellé le flacon. »

Mais s'ils entendent dire : « Un étranger vint à Bagdad, et qui n'était pas musulman, et il raconta qu'il savait faire des prodiges, et Hassan le crut, et il lui paya douze dinars, et il en fut pour son argent », alors quand je me promènerai au dehors la nuit, ils se pousseront du coude entre eux et diront : « Il a mal fini », et un autre : « Regarde-le, mon fils, et abstiens-toi du vin », et un autre : « Dieu me préserve des amis d'un homme pareil ! » Et ils m'interpelleront au passage : « Ya Hassan, donnez-moi douze dinars que je puisse bâtir une mosquée. » Et je serais méprisé là où j'étais considéré, et honni où j'étais cité en modèle. (Des coups sonores frappés sur le carreau de la boutique adjacente font lever Hassan précipitamment ; comme il disparaît, Yasmin, non voilée, glisse un œil inquisiteur à travers la petite ouverture dans la cloison)

SÉLIM

Quelle impudente petite beauté... Eh quoi ! elle portait un voile de veuve. Ce doit être la fameuse princesse ! (il se tord de rire) L'inaccessible idéal !... Et j'ai son adresse. Il faut être un amoureux en délire pour aller échanger contre un flacon d'eau teintée de la bonne monnaie sonnante. Et je doute si l'eau teintée mêlée aux sucreries de Hassan fera autre chose que la rendre malade. Tandis qu'un gâteau fourré avec ces mêmes douze dinars... Allah, les dinars ne l'étoufferont pas ! O toi, fol Hassan :

Ne confie à ta chemise le nom de ta maîtresse,
En pensée ni en songe ne précise son adresse.

(Hassan rentre, pâle et chancelant)

HASSAN

Sélim, au nom de l'amitié, prenez ces douze dinars et achetez-moi ce philtre et revenez vite.

SÉLIM, feignant l'irritation

Allah ! suis-je votre commis ? Allez vous-même chez le Juif.

HASSAN

Je dois préparer les confiseries maintenant même pour les lui envoyer avant le soir. Au nom de l'amitié, Sélim, prenez les dinars et achetez-moi le philtre.

SÉLIM, se levant et prenant l'argent

Ne le mettez pas à ma charge, Hassan, si le philtre reste sans effet. Je répète seulement ce que j'ai ouï dire.

HASSAN

Non, je ne vous blâmerai pas. Mais allez vite chercher le philtre, afin que rien de ce qui pourrait se révéler efficace ne soit négligé. (Sélim sort; Hassan ajuste le feu et prépare son chaudron, tout en parlant :) Ce jeune homme a vite excédé mon tapis de sa présence. Je commence à penser aussi qu'il abîme l'ourlet de mon affection. Mais s'il m'achète un bon philtre, je lui pardonnerai. O destinée cruelle, tu as fait de moi un homme médiocre avec un métier médiocre. Mes amis sont des habitués du marché, et toute mon indigne famille est morte. Eussé-je été riche, ah ! joie de moi ! Combien profonde eût été ma délectation dans les choses de l'âme, en poésie, en peinture et en musique ! et en des amis qui ne raillent ni ne ricanent ! et par-dessus tout ma délectation dans les coloris des riches tapis et des précieux brocarts ! Mais sois content, ô artiste : tu as un tapis ; sois content, ô confiseur : tu as un amour — mais un amour non satisfait... Toutefois, si tu avais été riche, ô confiseur, jamais tu ne l'eusses rencontrée.

Maintenant je préparerai des confiseries pour elle, des confiseries telles, ah ! que je n'en ai jamais préparées dans ma vie encore. Je lui composerai des mets de délices pareils à des globes de cristal, pareils à des cubes de jade, pareils à des polyèdres de rubis. Je lui ferai des sucreries pareilles à des fleurs.

Des grandes roses rouges, des œillets passionnés, des pâquerettes rayonnantes, des violettes, et des jacinthes bouclées. Je parfumerai mes roses (puissent-elles se fondre tendrement sur ses lèvres !) avec la senteur des roses, en sorte qu'elle dira : « une rose ! », et la respirera, avant qu'elle la goûte. Et dans le cœur de chaque fleur j'instillerai une goutte du philtre d'amour.

SCÈNE II

Clair de lune. Rue de la Félicité, près de la fontaine des Deux Pigeons. De chaque côté de la rue une maison avec un balcon. — Au bas de l'une des deux maisons, HASSAN, dans un manteau ; et le PORTIER.

HASSAN

A-t-elle reçu le paquet, ô gardien de la porte de séparation ?

LE PORTIER

De mes mains, ô dispensateur de bienfaits.

HASSAN

Qu'a dit ta maîtresse ?

LE PORTIER

Seigneur, les mains de la médiation sont vides.

HASSAN, donnant un dinar

Les voici pleines. — Quel miel a distillé cette bouche d'or ?

LE PORTIER

Elle a dit — puisse ton serviteur trouver grâce ! — « Au diable le gras cuistot du sucre et ses yeux chavirés d'amour ! Allah soit loué, sa pâtisserie a meilleure mine que lui. »

HASSAN, à part

Si elle trouve bonne la pâtisserie, tout ira bien. (Haut) Et qu'as-tu répliqué ?

LE PORTIER

J'ai dit : « Son orfèvrerie de délices étincelle comme diamants et rubis sur la couronne de notre Calife, et son sucre est aussi pur que ses intentions. »

Et elle répondit — la protection d'Allah soit sur ton esclave ! — « Ses intentions peuvent être pures, mais son habit est grasseyeux. »

HASSAN

Et a-t-elle mangé les confiseries ?

LE PORTIER

Je l'ignore. Mais une heure après, j'ai rangé le couffin, et il était vide.

HASSAN

Ah ! Salam et remerciements.

LE PORTIER

Et à toi le Salam.

HASSAN

Mais dis-moi quel est le nom de ta maîtresse ?

LE PORTIER

Yasmin est son nom, Seigneur.

HASSAN

Un doux nom pour une nuit de clair de lune. Salam aleikum !

LE PORTIER

Ya Khawadja, wa-aleikum assalam ! (Le portier rentre et referme la porte)

HASSAN, monologuant

Eh ! quoi, si les Juifs étaient une race plus ancienne que nous et connaissaient de vieux secrets oubliés?... Hélas, je n'ai pas beaucoup de foi en ces sirops israélites. Quelques gouttes d'une liqueur pourpre peuvent-elles avoir autorité sur l'âme de l'amour? Et pourtant, qui saurait dire? Les jeunes gens sur la place du marché ont beau rire de tous les enchantements, — savent-ils comment le soleil tourne? Par une nuit pareille, la fontaine même ne chante-t-elle pas en mesure, et ne charme-t-elle pas les pierres qui tombent?... Ah, Yasmin? (Tirant un luth hors de son manteau et l'accordant) Yasmin... Yasmin Yasmin... Yasmin. (Il chante en s'accompagnant)

Au clair de l'aube, en vain le lis propose
 Son amour pur à l'orgueilleuse rose.
 La reine des fleurs, dans la pourpre éclore,
 Daigne-t-elle incliner la tête, Yasmin?

Mais quand l'oiseau d'argent paraît aux cieux
 La blanche fleur aimante au cœur gracieux
 Livre à la nuit son parfum délicieux :
 La fleur dont le nom suave est Yasmin.

Quand l'éclat d'or de l'aurore étincelle
 Je n'ose fixer, car mon cœur chancelle,
 Un or plus pur, une clarté plus belle,
 Une splendeur, las ! trop lointaine : Yasmin !

Mais quand l'œil pourpre et rond du jour descend
 Au bord du grand désert incandescent,
 Et que vers la Mecque les pieux passants
 Se tournent, et moi vers ta couche, Yasmin,

Ou quand le vent sous la lune dérive
 En soupirant comme une âme plaintive,
 Et que le chant des sphères se ravive
 Dans la nuit muette d'amour, Yasmin,

Verse-nous tes dons, ô Corolle pleine,
Car une nuit luira, proche ou lointaine,
Où le Jardinier des Divins Domaines
Te viendra cueillir, fleur fanée, Yasmin !

(Au moment où Hassan module avec passion son dernier « Yasmin », les volets s'ouvrent, et Yasmin, le visage voilé, paraît.)

YASMIN

Hélas, ménestrel, j'ai nom Yasmin aussi, mais c'était pour une Yasmin plus belle que moi, je le crains, que vous avez égrené ces perles.

HASSAN

Il n'y a de Yasmin que Yasmin, et vous êtes Yasmin.

YASMIN

Est-ce là Hassan le Confiseur, se peut-il ?

HASSAN

Je m'appelle Hassan, et je suis confiseur.

YASMIN

Mashallah, Hassan, vos paroles sont plus douces que vos sucreries.

HASSAN

Gracieuse dame, vos yeux transparaissent à travers votre voile comme des anges à travers la nue. Oserais-je demander à voir votre face, ô perfection brillante ?

YASMIN, avec espièglerie

Me prenez-vous pour une Chrétienne, père de l'impertinence ? Et depuis quand les filles de l'Islam se dévoilent-elles devant les étrangers ?

HASSAN

Il est dit : Celui-là qui parle au cœur n'est pas un étranger.

YASMIN, découvrant ses yeux

Êtes-vous rassasié, ô importun?

HASSAN

Jamais, jusqu'à ce que j'aie contemplé perfection après perfection.

YASMIN

Vous y gagneriez trop de rides, mon poète. Et que faites-vous de « la splendeur, las ! trop lointaine, Yasmin ! »

HASSAN

Laissez-moi vous contempler sans voile, Yasmin.

YASMIN

N'importe quoi qui puisse clore l'orifice de votre visage. (Se dévoilant) Voilà. Est-ce que je te plais, mon Sultan ?

HASSAN, transporté

Oh, vous êtes belle !

YASMIN

Prince des poètes, c'est tout ce que vous trouvez à dire ? Quoi ! pas une stance, pas une trope, pas une figure, pas une contorsion de style, pas la moindre suggestion comme quoi les cieus se seraient ouverts, ou qu'il y aurait deux lunes dans le ciel ensemble ?

HASSAN

Il n'y en a qu'une.

YASMIN

Bien confit, mon confiseur ! Et maintenant, bonne nuit !

HASSAN

Oh ! demeurez, Yasmin, vous êtes trop belle et moi trop

présomptueux. Je ne suis rien, et vous êtes la Reine des Astres de la Nuit. Mais votre image en moi est entrelacée aux fibres de mon cœur ; je me consume d'amour pour vous, Yasmin. Mettez-moi à l'épreuve, Dame ; il n'est rien que je ne puisse accomplir pour vos yeux brillants. Je traverserais le désert salé et j'arracherais la coupe de la Liqueur de vie des mains du Djinn qui la garde. J'irais jusqu'aux frontières du monde et déroberais l'œuf de l'Oiseau de Feu enchâssé dans son nid de diamant. Je parcourrais à la nage les sept mers et traverserais les cinq continents pour dépouiller de son anneau le Prophète Salomon dans le palais où il repose endormi dans le silence et la majesté de la mort incorruptible. Et je glisserais l'anneau à votre doigt et je vous ferais maîtresse des esprits de l'air, — mais m'aimeriez-vous ? Pourriez-vous m'aimer, est-ce que vous m'aimez, Yasmin ?

YASMIN

Il y a amour et amour et amour.

HASSAN, avec passion

Oh, répondez-moi !

YASMIN

Je pense que j'ai été victime d'un enchantement, Hassan ; comment, je ne puis le dire. Jusqu'à cet après-midi l'image de votre personne faisait se contracter mon cœur de dégoût. Mais depuis que j'ai mangé les confiseries que vous m'avez offertes — et c'étaient des confiseries admirables, et je les mangeai avec célérité — mon cœur est changé, et je le sens incliné vers vous, je ne comprends pourquoi ni comment, à moins d'y voir un effet de magie.

HASSAN, à part

Elle est à moi, et la magie gouverne le monde ! (Haut) Yasmin, vous posséderai-je, ô Yasmin ?

YASMIN

Ne suis-je pas un désert assoiffé de pluie? N'ai-je pas été créée pour l'amour, Hassan? Mon sein n'est-il pas brûlant du désir des baisers? N'ont-ils pas été appropriés aux combats de l'amour, ces bras si polis et si fermes?

HASSAN

Vos lèvres ne sont-elles pas les roses de l'amour, vos joues les lis de l'amour, vos yeux les jacinthes de l'amour?

YASMIN

Ya Hassan, et ma chevelure le filet de l'amour, et ma ceinture la chaîne de l'amour qui se brise au simple toucher de l'amant?

HASSAN

Je sens que j'enfonce dans une vague de folie. Laissez-moi entrer, Yasmin, laissez-moi entrer!

YASMIN

Ah, si je pouvais!

HASSAN

Pourquoi non?

YASMIN

Ah, si j'osais!

HASSAN

Que craignez-vous? Il fait nuit et la rue est pleine de silence.

YASMIN

Ah, cher Hassan, mais je ne suis pas seule.

HASSAN, *chuchotant*

Pas seule? Qui est là? Votre mère?

YASMIN

Non. Quelqu'un que vous avez envoyé ici.

HASSAN

Je n'ai envoyé personne.

YASMIN

Un de vos amis.

HASSAN

Un homme ?

SÉLIM, glissant sa tête hors de la fenêtre

Ya Hassan, Salam aleikum. Je vous remercie pour avoir dirigé mes pas vers ce bosquet parsemé de roses.

HASSAN, stupéfait

Sélim !

SÉLIM

Votre serviteur toujours.

HASSAN, sauvagement

Sélim !

SÉLIM

Soyez avisé, ô Hassan, allez et tâchez de découvrir l'œuf magique.

HASSAN

Sélim, que faites-vous ici ?

SÉLIM

Ne plongez pas le doigt de la curiosité dans le pâté de l'impertinence, ô mon oncle !

HASSAN

Depuis quand suis-je devenu votre oncle, Sélim, et comment ai-je cessé d'être votre ami ?

SÉLIM

Depuis que vous aspirez à la Poésie, ô Hassan ; mais j'ai souvenir d'avoir lu ces vers :

Comme fuit la colombe devant le vautour
Ainsi l'amitié hors des serres de l'amour.

HASSAN

Amour. De quel amour parlez-vous, ô écume du bazar ?

SÉLIM

De celui-ci. (Il pose sa main sur l'épaule de Yasmin)

HASSAN

Puisse Dieu te frapper de cécité, Sélim, et fermer contre toi la porte de sa miséricorde !

SÉLIM

Quel est mon crime, Oncle ? Comment ai-je péché contre toi, ou mérité cette solennelle imprécation ?

HASSAN

Ne la touche pas, chien, ne la touche pas !

SÉLIM

Est-ce un crime de toucher Yasmin, mon oncle ? Ne suis-je pas excusable ? Son cou n'est-il pas un pilier délicatement taillé dans le marbre de Younistan ? (Il enroule son bras autour du cou de Yasmin)

HASSAN

Tourment de mort !

YASMIN

Mes bras ne te semblent-ils pas des glaives d'acier, durs et froids, et assoiffés de sang ? (Elle enroule ses bras autour du cou de Sélim)

HASSAN

Flammes de l'enfer !

SÉLIM

Ses yeux ne sont-ils pas deux saphirs dans deux lacs transparents ?

HASSAN

Malheur à moi ! malheur à moi !

YASMIN

Mes lèvres ne sont-elles pas deux rubis trempés dans le sang ? (Elle baise Sélim)

HASSAN

Dieu, je vais défaillir !

SÉLIM, son visage enfoui dans la gorge de Yasmin

Fusses-tu assez heureux rien que pour voir, ô mon oncle, les collines d'argent avec leurs bosquets de grenades ; ou la fontaine profonde dans la plaine qui se gonfle ; ou l'Éthiopien qui humecte les roses dans le jardin ; ou la grande lampe entre les colonnes où l'on brûle l'encens de l'amour. — Comment puis-je te remercier, ô mon oncle, pour le nom et pour l'adresse, et pour la moitié des dinars promis au vieux Juif !

YASMIN

Comment puis-je te remercier, ô mon oncle, pour l'envoi que tu m'as fait de ce tien ami, robuste et viril, venu pour le

réconfort de ma détresse et de ma solitude. Ah, il est amer d'être veuve, et si jeune !

HASSAN, se prenant la tête entre les mains

La fontaine, la fontaine ! O ma tête, ma tête !

YASMIN

Ne t'exalte pas trop, mon oncle, ou tes cheveux vont te rester dans les mains.

HASSAN

Si seulement je pouvais atteindre votre gorge avec une lame, enfants de Satan !

YASMIN

J'étais le soleil de son existence, et maintenant je suis une fille de Satan — et pourquoi ? Plus jamais je ne croirai à l'amour d'un homme. J'étais une « splendeur, hélas ! trop lointaine », et maintenant il veut m'ouvrir la gorge. Et déjà il a tenté de m'empoisonner. Ya Hassan, si tu désires ma mort, envoie-moi encore de tes sucreries ensorcelées !

SÉLIM

Garde-toi, ô Hassan, de plaisanter avec les Djinnes.

YASMIN

N'achète plus, ô Hassan, de sirops chez les Juifs.

SÉLIM

J'ai grande crainte, ô mon ami, pour ton renom auprès des gens du marché. Ils n'affirmeront plus : « Hassan est un homme de sens. » Mais ils se pousseront du coude entre eux et diront : « Méfiez-vous de Hassan, Hassan est un grand magicien ; il s'est entretenu avec les esprits de l'air ! N'achète rien chez Hassan, ô mon fils, car il vend des confiseries

ensorcelées qui communiquent la folie à qui en mange. Et, quand la nuit vient, Hassan se change en chat, et il court sur les toits après les chattes. Dieu me garde du mauvais œil d'un homme pareil!» Et un autre dira se tapant le front : « Ne dites pas du mal du pauvre Hassan car son cerveau est très fatigué. » Et les petits enfants sans malice diront : « Regardez Hassan, qui a payé douze dinars une pinte d'eau colorée d'indigo ! »

HASSAN

Ah ! — la mort !

YASMIN

Regardez-le : Il dérive comme une âme plaintive. Rentre chez toi, vieux copain.

SÉLIM

Rentre chez toi et écris des poèmes !

YASMIN

Rentre chez toi et cuisine des douceurs !

HASSAN

Yasmin ! Yasmin ! ma tête !

YASMIN

Va-t-en, ou je te rafraîchirai la tête, fatigant vieux fou !

HASSAN, debout, les bras grand ouverts

Yasmin ! Yasmin !

YASMIN

Prends ceci, mon rossignol, pour désaltérer ton désir.

(Elle déverse un broc d'eau sur lui, et referme avec fracas les volets. Hassan ne bouge pas de sa posture.)

HASSAN, seul

O toi, vil chien malpropre ! O toi, femme inqualifiable ! Je vous ferai chasser à coups de fouet à travers la ville, et empaler sur la grande place, et je ferai jeter vos corps à pourrir sur un tas de fumier. Aïe, mes maux de tête ! Pourceau lubrique ! puisses-tu râler en enfer à jamais. O ma tête — ma tête ! A jamais. Toi et ta magie et ton Juif. Il y a du sang qui suinte hors du mur. (Frappant à grands coups sur la porte) Je démolirai la maison. Je vous tuerai. Ya Allah, je sens que je me brise en morceaux. La faute en est à moi pour avoir fait des rêves et cru à la magie. Ya Allah, je me meurs. Oh, Yasmin, si belle, si brutale ! O splendeur consumante, vous m'avez tué ! Adieu, et le Salam.

(Il s'effondre dans l'ombre de la Fontaine. Silence. Une lumière paraît dans la maison voisine. Une musique douce prélude. La première lueur de l'aube s'allume dans le ciel.)

SCÈNE III

Entrent le Calife HAROUN AL-RACHID, avec JAFAR son vizir, le nègre MASRUB, son exécuteur des hautes œuvres, et ISHAK, jeune poète attaché à la personne du Calife. Tous vêtus comme des marchands.

LE CALIFE

Ishak, mon cœur est lourd, et la nuit se traîne toujours, et toujours nous déambulons par les rues tortueuses, et toujours rien pour nous divertir, et toujours la lune blanche luit.

ISHAK

O Calife de l'Islam, n'y a-t-il pas un ample divertissement pour le sage dans le rayonnement de la lune, dans le clapotis de cette fontaine qui s'égoutte, et dans la forme de ce long cyprès qui a bondi par-dessus la mer pour lancer sa flèche aux étoiles ? (La musique qui avait cessé reprend)

LE CALIFE

Mais j'entends de la musique, et je perçois des lumières. Venez, venez, nous tirerons profit de cette nuit maudite même à présent, mes amis, même à la onzième heure.

JAFAR

Maître, la nuit est très avancée, et vous n'avez pas dormi. C'est une heure trop tardive pour penser à se divertir.

LE CALIFE

Jafar, vous êtes prudent comme un boutiquier.

ISHAK

Là git son mérite, Haroun ! Car il tient la grande boutique de l'État, vendant les revenus des provinces, achetant les vies des hommes.

LE CALIFE

Suffit, suffit. Appelez-les, Jafar, et voyez s'ils nous laisseront entrer.

JAFAR

Ohé ! nobles gens, au nom d'Allah !

UNE VOIX

Qui appelle ?

JAFAR

Messire, nous sommes quatre marchands venus, de Basra hier dans la nuit, et à notre arrivée nous avons rencontré un homme de Basra établi à Bagdad qui nous a invités à souper avec lui. Nous avons accepté, et nous nous sommes attardés,

devisant des choses de Basra et nous l'avons quitté il y a une heure à peine. Et comme nous sommes étrangers dans la cité, nous avons perdu notre chemin, et sommes restés errants depuis à la recherche de notre khan, et nous ne l'avons pas trouvé. Et maintenant une heureuse chance nous a conduits dans cette rue ; car, voyant de la lumière et percevant de la musique, en vérité, messire, nous espérons savourer la coupe de votre courtoisie, — étant hommes d'honneur, joyeux compagnons, et croyants véridiques.

LA VOIX

Ainsi vous n'êtes pas de Bagdad ?

JAFAR

Non, messire, mais de Basra.

LA VOIX

Auriez-vous été de Bagdad, vous ne seriez pas entrés pour tout l'or qu'il y a dans les coffres du Calife.

LE CALIFE

Nous pouvons entrer alors, étant de Basra ?

LA VOIX

Si vous entrez, vous serez en mon pouvoir. Et si vous m'incommodez, je vous punirai de mort. Mais d'entrer, nul ne vous force. Allez en paix, ô hommes de Basra.

LE CALIFE, à part

Une aventure rare. (Haut) Nous acceptons le risque de vous être incommodes, ô hôte d'épouvante, et sommes présentement en quête de la porte.

LA VOIX

Depuis quand porte de bonne réputation a-t-elle jamais ouvert sur cette rue, mes maîtres? La porte est loin d'ici, et vous êtes étrangers, et gais plus que de mesure : vous ne la trouverez pas. Mais j'arrangerai un moyen pour vous faire monter.

LE CALIFE

Jafar, je n'avais jamais soupçonné qu'il y eût une grande maison située dans ce quartier pauvre de la ville. Car, vue de l'extérieur, c'est une maison comme les autres, sauf qu'elle n'a pas de porte. Mais pour le dedans, si nous n'en avons surpris que l'envers, il est d'importance, et cache quelque secret. Nous ferons une découverte cette nuit, ô Jafar.

JAFAR

Maître, nous avons été prévenus d'un danger. (Un panier est descendu au bout d'une corde)

LE CALIFE

Un danger? que me chaut? (Il s'installe dans le panier, et se trouve hissé à l'intérieur)

JAFAR

Eh, Masrur, le vizir pourrait dormir un peu.

MASRUR

Vous vous éveilleriez en Paradis, si le Calife vous entendait. (Il manœuvre audacieusement son épée tout près du cou de Jafar)

JAFAR, comme il accède à son tour au panier, désignant l'épée de Masrur

Le chemin du Paradis est étroit et luisant, ô Masrur.

MASRUR, avec un effrayant moulinet de l'épée

Ya Jafar, c'est une brève entaille. (Après Jafar, Masrur monte, puis le panier est redescendu pour Ishak)

ISHAK, seul

Poursuivez sans moi votre chemin, Commandeur des Croyants. Je ne vous accompagnerai pas davantage. Cherchez une aventure de plus si cela vous plaît. Pour moi, la naissance du jour est une suffisante aventure — et le jaillissement de l'eau dans la fontaine. Allez découvrir, Haroun, le secret des lumières et de la musique, de la maison qui n'a pas de porte, et de l'hôte qui ne veut pas introduire de concitoyen. Forcez le mystère de l'amour ou de la ruine d'un homme, puis brisez votre serment et publiez son histoire dans tout Bagdad, puis jetez-lui de l'or, et encore plus d'or, et rêvez que vous avez gagné un ami ! Ces sacs d'or que vous jetez, ô mon généreux maître, à une maîtresse pour une nuit d'étreinte, à un poète pour un mot d'esprit, à un riche ami pour un soir de fête, à un mendiant pour un caprice, ne représentent-ils pas les revenus des cités extorqués par la torture au pauvre peuple ? Mais les soupirs de votre peuple, Haroun, ne font pas tant que remuer même les feuilles dans le jardin de votre palais !

Et moi — j'ai accepté votre or, moi, Ishak, qui suis né sur les montagnes, parmi le vent libre et les oiseaux des bois. Et j'ai fait mon nid dans votre palais, oubliant presque que c'était une prison.

Et pour vous j'ai fabriqué des vers clinquants et serviles, cent rimant sur la même rime, ingénieusement tissés, ma honte en tant que poète, et mon déshonneur en tant qu'homme. Et j'ai oublié qu'il existe des hommes qui labourent et qui sèment, et une chaumière sur les collines où j'ai vu le jour. (Apercevant Hassan) Ah, il y a un corps ici dans l'ombre. Les cadavres des pauvres sont très communs dans les rues par

les temps qui courent. Ils périssent par le poison ou par le poignard, mais surtout par la faim, semble-t-il. — Mashallah, mais vous n'êtes pas mort de faim, mon ami, et sur votre visage il y a une expression que je n'aime pas à voir. À en juger par ses vêtements, il était homme du vulgaire, épicier ou boulanger, avec un corps mal façonné et ridicule, mais à en juger par son front, pas tout à fait un homme vulgaire, je pense.

JAFAR, d'en haut

Ishak, montez-vous ?

ISHAK

Attendez un moment, je viens. (A lui-même) Qu'est-ce qui a pu imprimer à sa bouche ce pli amer ? C'est un homme laid, mais je maintiens qu'il y a de la noblesse dans son aspect.

Quoi, un luth ? Frère, prenez-moi la main. Vous aussi aimiez la musique, et vous saviez chanter les chansons du peuple qui sont meilleures que les miennes — les chansons dont la mère de maman me berçait. (S'emparant machinalement du luth) Comment se disait celle-ci ?

« Vint le Garçon Vert de par delà les monts,
Joie du matin, joie de son cœur... » ?

Je l'ai oubliée, et le luth est brisé. Ou cette autre :

Venez jusqu'aux puits, sur les bords du désert immense
J'entends les grelots des chameaux, la caravane avance...

(Il reprend la main de Hassan) Ah, frère, votre main est chaude et votre cœur battant, vous n'êtes pas mort ! (Il mouille le front de Hassan avec l'eau de la fontaine) Je vais finir par savoir ce qui a si vilainement plissé votre bouche.

LE CALIFE

Ishak, Ishak, voici que nous attendons et attendons.

ISHAK

Ne puis-je avoir une heure de liberté pour être seul à respirer l'aube ! Ah !... (Il saisit le corps de Hassan et le traîne jusqu'au panier) Je viens, patron ! (Il met Hassan dans le panier) Là, prenez ma place, frère, et suivez votre chance. Je serai libre cette nuit, libre pour une aube sur les collines ! (Tandis que Hassan est soulevé avec le panier, Ishak quitte rapidement la scène).

RIDEAU.

(à suivre.)

James Elroy FLECKER.
Traduit de l'anglais par Émile SIMON.

ESQUISSE D'UNE NOUVELLE MÉTHODE DE CRITIQUE HOMÉRIQUE.

I

Un savant linguiste, le R. P. Marcel Jousse, a publié, en 1927, un volume (1) appelé à transformer considérablement les conceptions de la critique des textes les plus anciens de toutes les littératures. M. Frédéric Lefèvre, dans le quatrième volume des *Chroniques (Le Roseau d'Or)* (2), en donne une analyse très détaillée qu'il fait suivre d'un résumé des conférences du P. Jousse à l'Institut biblique de Rome, résumé qui illustre l'application de cette nouvelle conception critique aux textes bibliques (3). Il nous a paru que les découvertes du P. Jousse pourraient apporter de nouvelles et très utiles lumières sur la question, non encore résolue, des textes homériques et qu'elles suggèrent aux homérisants, éblouis par les travaux de Bérard (*Odyssée*), un peu déçus par celui de P. Mazon (*Iliade*) (4), une nouvelle avenue de

(1) «*Études de psychologie linguistique*» (Beauchesne, éd.).

(2) «*Une nouvelle psychologie du langage*» (Plon, éd., Paris 1927).

(3) Cf. cette partie de l'essai de M. Lefèvre qui pourrait fournir d'utiles indications de méthodologie en ce qui concerne la critique homérique.

(4) Collection des Universités de France (*Les Belles Lettres*, éd.).

recherches qui les amènerait peut-être à d'intéressantes découvertes et leur permettraient de faire enfin jaillir la vérité en ce qui concerne les deux plus belles œuvres du patrimoine humain.

Après avoir résumé très brièvement le livre du P. Jousse, nous esquisserons ce que pourrait être l'application de cette nouvelle « linguistique » aux poèmes homériques, espérant par là inviter de plus savants que nous à des recherches que justifie l'intérêt considérable de la question.

II

Le R. P. Jousse, qui a étudié les formes les plus anciennes du langage humain, telles qu'elles apparaissent encore chez les peuples malgaches et indiens (1), et non pas uniquement les formes déjà très évoluées des peuples gréco-latins, en arrive à cette conclusion : le premier langage humain est une expression mimée par le corps entier qui traduit par des gestes les relations de sujet à objet. Pour cela, ce premier langage, conditionné par la musculature du corps humain, obéissant au rythme né de ce conditionnement, observe spontanément une forme binaire ou ternaire qui constitue le cadre « logique », la grammaire de ce mode d'expression. Ce langage mimé, ou mimogramme, appelé par l'auteur « geste propositionnel », présente les schèmes rythmiques manuels que l'on peut typographier ainsi :

BINAIRE { ([Le] *Chancelant*) (*frappant*) ([le] *Tétant*),
 ([le] *Tétant*) (*caressant*) ([le] *Chancelant*).

TERNAIRE { ([Le] *Volant*) (*mangeant*) ([le] *Soufflant*),
 ([le] *Nageant*) (*buvant*) ([le] *Coulant*),
 ([le] *Rampant*) (*fuyant*) ([le] *Brûlant*).

(1) Il s'est servi pour cela des observations des missionnaires.

Traduit en notre style, cela donne :

Le Vieillard frappe l'Enfant,
l'Enfant caresse le Vieillard.
L'Oiseau mange le Vent,
le Poisson boit l'Eau,
le Serpent fuit le Feu.

Les sujets s'exprimant de la sorte mimaient un personnage chancelant, puis le représentaient frappant, et enfin, avec un geste montrant la petitesse de l'objet subissant cette action, agitaient les lèvres pour indiquer que cet objet opérait une succion, autrement dit était un enfant. Et ainsi de suite.

Mais à mesure que se fit sentir le besoin d'exprimer des propositions moins concrètes, des rapports n'appartenant plus au monde visible, qui seul peut être facilement mimé, l'homme dut se créer un langage plus riche et plus subtil. Il s'est aperçu alors, — car il ne concevait la transmission de ses pensées que par des moyens physiques, des moyens musculaires, — que les muscles du larynx et de la bouche permettaient d'émettre des sons que l'on pouvait régler selon un rythme analogue à celui des gestes propositionnels manuels. Tout d'abord, ces sons ne firent qu'accompagner les gestes. Peu à peu, ils suffirent. Mais ils conservèrent le rythme naturel du premier langage humain, les rythmes binaires et ternaires. Ce nouveau langage, langage parlé ou phonogramme, se nomme le *style oral*. C'est celui qui fut en usage pendant plusieurs milliers d'années parmi les hommes ; c'était le langage des Hébreux, des Égyptiens ; c'est encore le langage des peuples qui ignorent le *style écrit*.

Lorsque ces peuples voulurent fixer leur théologie et leur histoire en des formules, — il serait faux d'employer ici le mot « textes », — qui pussent être transmis sans changement de bouche en bouche, et pour cela appris par cœur, ils

codifièrent les procédés rythmiques binaires et ternaires, les parallélismes naturels suggérés par ces rythmes, les assonances et les allitérations, les formules stéréotypées qui soutenaient d'une part l'émission de voix du récitant et, d'autre part, sa mémoire, de même qu'ils facilitaient la compréhension auditive.

Voici des proverbes malgaches rapportés par M. Jean Paulhan qui montrent bien quels sont ces procédés de répétition que l'improvisateur oral inventait et que répétaient à sa suite tous ceux qui psalmodiaient à leur tour ses formules :

L'argent est la corne du riche,
 la bêche est la corne du pauvre...
 Brin de jonc qui suit le radeau,
 brin de zozoro qui suit la pirogue...
 Les troncs de palmier sont les pieds de l'eau,
 les vents sont les pieds du feu,
 l'aimée est la racine de la vie...

Voici encore un récitatif emprunté aux Évangiles. On y verra clairement les procédés de répétition sonore, les parallélismes rythmiques et verbaux qui sont le propre du style oral :

RÉCITATIF I.

1. Quiconque entend ces Discours et les fait
 est semblable à un homme *sage*
 qui a bâti sa maison sur *la pierre*.
2. Or la pluie est tombée,
 les torrents sont venus,
3. Et les vents ont soufflé
 et se sont déchaînés contre cette maison,
4. Et elle *ne s'est pas* renversée,
car elle était fondée sur la pierre.

RÉCITATIF II.

1. Quiconque entend ces Discours et *ne les fait pas*
est semblable à un homme *fou*
qui a bâti sa maison sur *le sable*.
2. Or la pluie est tombée,
les torrents sont venus,
3. Et les vents ont soufflé
et se sont déchaînés contre cette maison,
4. Et elle s'est renversée,
et l'éroulement fut vaste.

Ces schèmes rythmiques, jaillis naturellement de l'organisme humain, comme le dit M. Lefèvre, conformes à la nature physique et psychologique de l'homme, sont donc naturellement *mnémoniques*, c'est-à-dire que d'eux-mêmes ils favorisent la mémorisation. « C'est pourquoi nous trouvons ces schèmes rythmiques spontanés utilisés dans *tous* les milieux ethniques comme des instruments *didactiques* tout préparés (1). » Il serait donc faux d'y voir des procédés volontaires, artistiques, poétiques, au sens moderne que nous donnons à ce mot, c'est-à-dire des procédés artificiels que se serait créés un artiste en vue d'un effet littéraire. En cette longue période de *style oral*, il ne s'agissait pas d'effets littéraires, mais simplement de moyens mnémoniques et didactiques fournis par le plus naturel des langages.

Puis vint le *style écrit*, qui ne succéda pas directement au *style oral*. Après l'invention des alphabets non-idéographiques, on en vint à penser qu'il serait plus simple de confier à l'écriture plutôt qu'à la mémoire les récits historiques et les formules théologiques que se transmettaient les récitants.

(1) LEFÈVRE, *op. cit.*

D'après le P. Jousse, il y eut donc une période dans l'histoire du langage humain, période dont les dates varient considérablement d'un groupe ethnique à l'autre, où l'on procéda à la *mise par écrit des œuvres de style oral*. Cette écriture conserva, bien entendu, les formes du style oral : rythme, parallélisme, musique, assonances et allitérations. Et ce n'est que beaucoup plus tard qu'on en vint à un style véritablement écrit, à un style composé en vue d'une simple graphie qui ne fût plus phonographique, une graphie destinée non plus à l'audition, mais à la vue silencieuse, à la lecture muette.

Le *style oral*, évidemment, est simple, court, conditionné par les possibilités d'émission et d'audition de la voix. Le *style écrit* est libéré de ces servitudes : aussi peut-il, artificiellement, s'éloigner du langage parlé, ce que ne peut faire le style oral (1). C'est pourquoi la syntaxe des textes évangéliques, qui sont en style oral, mis plus tard par écrit, est simple, comme l'est celle des poèmes homériques. Par contre, Isocrate et Cicéron, qui usent d'un style essentiellement écrit, ont une syntaxe aussi peu naturelle que possible.

Il y a donc des œuvres, qu'aujourd'hui nous lisons comme des textes écrits, qui ne sont en réalité que des compositions de *style oral mises par écrit*. Telle est, par exemple, la *Chanson de Roland*. Voici ce que dit, à ce propos, M. Lefèvre :

« Contrairement à ce que beaucoup de critiques modernes avaient pensé, notre *Chanson de Roland* n'a vraisemblablement été, elle aussi, qu'une *mise par écrit* plus ou moins tardive d'une Composition orale transmise de bouche en bouche. Cette « mise par écrit », — justement parce que plus ou moins tardive, — doit porter peu ou prou l'empreinte dialectale des Récitateurs qui, à un moment donné et dans une province

(1) Proust use du style écrit : personne ne pourrait « parler » une phrase de Proust; alors que le style respiratoire de Claudel, comme l'appelle Alain-Fournier, est un style oral, de même que celui de Ramuz.

donnée, la dictèrent aux « Metteurs par écrit » en des termes plus ou moins différents de ceux employés par le Compositeur oral lui-même. D'où les ressemblances et les différences verbales et grammaticales que nous trouverons dans des « mises par écrit » faites en des temps et des lieux divers. Loin de nous étonner de ces ressemblances et différences, nous les attendons au contraire comme une conséquence normale des procédés familiers aux milieux de Style oral.

« Il est regrettable que Joseph Bédier en écrivant la préface de sa belle édition du manuscrit d'Oxford demeure toujours dans les procédés de la critique purement graphique. Ainsi, quand il parle d'un « écart plus ou moins grand, très grand peut-être, séparant la copie qui est sous nos yeux du « manuscrit archétype, tel que le poète dut l'écrire de sa main », il a l'air de considérer comme définitivement acquis le fait historique d'un *Rythmeur écrivant*. C'est justement cela qui peut être mis en doute quand il s'agit d'un milieu de Style oral, comme Marcel Jousse estime que c'est le cas pour le milieu en question.

« N'oublions pas, en effet, que la *Chanson de Roland* est essentiellement et ethniquement une Récitation *historique*, c'est-à-dire une Histoire didactiquement psalmodiée parce que non écrite. Quand on *écrivit* l'Histoire, on fera comme Villehardouin, Joinville et Froissart : on ne la « syllabisera » plus, on ne l'« assonancera » plus, parce qu'on ne la psalmodiera plus *de mémoire*. »

III

Les poèmes homériques ont-ils été composés par un artiste usant du *style écrit*? Ou sont-ils nés dans un milieu ethnique où l'on ne connaissait que le *style oral*? Et n'ont-ils été *mis par écrit* que plus tard?

Si l'on admet la thèse du P. Jousse, le compositeur ou

psalmodiateur-récitateur de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssee* ne seraient pas des poètes, au sens moderne du mot, mais des historiens, comme étaient des historiens les chanteurs qui composèrent les livres historiques de la Bible et la *Chanson de Roland*; mais des historiens se servant du style oral, obéissant à ses procédés, alors qu'Hérodote est un historien de style écrit. Les premiers auraient *assonancé*, pour des raisons mnémoniques et didactiques, l'histoire qu'ils ont contée, comme David *assonçait* la théologie qu'il voulait exposer et transmettre; le second *écrit* l'histoire.

La question est d'importance. Et il semble que la critique homérique n'y ait pas assez songé. Car, selon que ces poèmes ont été composés suivant les lois naturelles du style oral ou qu'ils ont été écrits par un artiste se servant consciemment de procédés littéraires, la critique qu'on en fera sera très différente.

En effet, comme l'a fait Bédier pour la *Chanson de Roland*, toute la critique homérique, et même Bérard, s'est comportée à l'égard de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* comme devant un texte de *style écrit* : on s'efforçait, par l'analyse des ensembles, par l'étude minutieuse des détails, de retrouver ce qui, dans l'état actuel du texte, est vraiment original, composé et écrit par les premiers auteurs de ces deux poèmes, et de rejeter ce qui est interpolé, ajouté, déplacé ou déformé, tous passages que l'on attribue à des écrivains apocryphes. Il semblait donc entendu qu'à l'origine il y avait un texte écrit par un poète, un texte appelé original, correspondant à l'archétype dont parle Bédier pour la *Chanson de Roland*, texte que l'on devrait s'efforcer de rétablir dans sa pureté primitive.

Or, ce texte en *style écrit* a-t-il jamais existé? Ou plutôt, la *mise par écrit* d'une chanson homérique n'est-elle pas de beaucoup postérieure à la première composition *orale*, qui aurait été modifiée, enrichie et remaniée, alors qu'elle était encore en style oral, par divers récitants de style oral? (Il se

pourrait aussi que certaines adjonctions au poème primitif, les plus récentes, soient postérieures à la mise par écrit et participent au style écrit : si cette hypothèse était vérifiée, ces adjonctions-là seraient facilement décelables grâce à leur caractère « écrit »).

Cela, évidemment, ne change pas la question fondamentale. La critique homérique a raison de considérer le texte actuel de nos manuscrits comme profondément différent de l'œuvre originale des deux poètes connus sous le nom d'Homère. Et elle a raison, cette critique, de vouloir dégager de l'actuelle *Iliade* et de l'actuelle *Odyssée* ce que furent les poèmes primitifs, authentiques.

Mais, le but restant le même, selon que l'œuvre originale aura été composée par un récitant de *style oral* ou écrite par un écrivain de *style écrit*, la méthode critique sera très différente. Car on ne peut appliquer à un chant en style oral les normes critiques habituelles qui, toutes, sont faites pour l'étude d'un texte écrit.

La critique érudite et la philologie classique, depuis une cinquantaine d'années, se sont donné des règles dont la précision a permis aux éditeurs des auteurs anciens de style écrit (Thucydide, Virgile, etc.) d'établir un texte qui est aussi conforme que possible à l'original écrit par l'auteur. En ce qui concerne Homère, malgré les travaux remarquables d'un Bérard, elles sont loin d'être parvenues à un degré analogue de certitude.

Et cela est naturel. Car on n'a pas résolu la question préalable : y a-t-il un véritable et unique *Texte* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, un *Texte* qui se voulait définitif, écrit de la main d'un poète qui aurait fait œuvre littéraire (texte qui aurait subi tous les remaniements, adjonctions et interpolations d'autres poètes peu scrupuleux de l'intégrité de l'œuvre de leur devancier)? Dans ce cas, la critique habituellement appliquée aux textes *écrits* doit un jour retrouver, comme Bérard

pense l'avoir fait, le texte original, écrit de façon concertée, selon les habitudes du *style écrit*; elle doit arriver un jour à déterminer exactement ce qui, dans nos manuscrits, est texte authentique et texte apocryphe. Il n'y a aucune raison de penser que cette critique soit incapable d'une telle réussite : ses lois, sa méthode, les succès obtenus pour les autres textes grecs et latins, qui sont la preuve de l'excellence de sa méthode, nous assurent, en effet, qu'elle peut naturellement réussir un jour cette tâche difficile, mais non pas impossible (difficile, pour la raison suivante : alors que pour le texte de Virgile, par exemple, il ne s'agit que de supprimer les fautes faites par des copistes maladroits, mais scrupuleux, qui ne songeaient nullement à enrichir le texte qu'ils reproduisaient, pour Homère, à côté de ce travail portant sur les manuscrits du moyen âge, il s'agit, une fois le texte du manuscrit corrigé, de retrouver dans cette *Iliade* et cette *Odyssée* conformes, vraisemblablement, à celles que lisaient déjà les contemporains de Périclès, ce qui est l'œuvre authentique du premier auteur, — ou récitateur-improvisateur).

Mais si les homérisants avaient fait fausse route? Si leur critique n'était pas celle qu'il faut appliquer dans ce cas particulier? Alors, jamais ils n'arriveront à un résultat : pas plus que le physicien qui se servirait d'un instrument destiné à mesurer le volume d'un corps ne pourrait en déterminer la densité!

Car, et telle est la haute signification des découvertes du P. Jousse, la critique portant sur une œuvre de *style oral* ne peut observer la même méthode que celle qui s'applique à un *style écrit*. Elle doit être tout autre, absolument originale, complètement débarrassée de toutes les conceptions littéraires qui sont celles d'une civilisation vivant depuis l'âge d'Hérodote, compte tenu de la parenthèse du haut moyen âge, sous le signe du style écrit. Cette méthode est à créer de toutes pièces.

Avant donc de critiquer les « poèmes » homériques, il faut résoudre la question préalable que nous avons posée plus

haut. A notre avis, il semble bien que l'*Iliade* et l'*Odyssée* appartiennent au style oral, qu'elles sont nées dans un milieu ethnique de style oral. Reprenant le texte de M. Lefèvre, cité plus haut, on pourrait dire : « N'oublions pas que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont essentiellement et ethniquement une Récitation historique, c'est-à-dire une Histoire didactiquement psalmodiée parce que non écrite. Quand, en Grèce, on *écrivira* l'Histoire, on fera comme Hérodote, Thucydide et Xénophon : on ne la « syllabisera » plus, on ne l'« assonancera » plus, parce qu'on ne la psalmodiera plus de mémoire ; on la lira avec les yeux. »

Pour confirmer cette hypothèse, il faudrait : a) par une étude approfondie, faite à la lumière de la théorie du P. Jousse, étude orale et auditive (1), déterminer si réellement ces deux Chants ont été composés en *style oral* ; b) préciser à quelle époque s'est fait en Grèce le passage du *style oral* au *style écrit* (auquel des deux styles appartiennent la *Théogonie* et *Les Travaux et les Jours*?) afin de savoir quand aurait été effectuée la *mise par écrit* des compositions orales homériques. Ce n'est qu'une fois que cette question préalable aura été résolue et après qu'on aura établi les règles d'une critique du Style oral homérique que l'on pourra, avec quelque chance de succès, établir de façon certaine ce qui, dans nos manuscrits, est original et authentique et ce qui est apocryphe (2).

On le voit, il y a là un vaste champ de recherches qui devrait tenter les hellénistes... s'ils ne sont pas déroutés par l'obligation de renoncer pour Homère à la critique habituelle du style écrit et s'ils ont le courage de fonder une nouvelle critique portant sur le style oral.

A. DE MARIGNAC.

(1) Mais cela pose le grave problème de la prononciation du grec ancien et de la lecture à haute voix du rythme dactylique, problème qui n'a reçu encore aucune solution.

(2) Ce mot ne conviendrait plus si les adjonctions sont elles-mêmes en style oral.

LA «PROMENADE AU BORD DE L'EAU».

Ils ont leurs vêtements du jeudi.

La promenade d'aujourd'hui, c'est le chemin de halage, le sable creusé de sabots. Passé l'écluse bouillonnante, qui est sinistre tous les jours, nous gagnons un chaland neuf, ses vernis et ses couleurs, et son ventre flatté de lumière. La petite cheminée fume. Au bas des rideaux bien tirés vont fleurir des géraniums. La gaieté du linge étendu défile sous le soleil. Tout au bord, un roquet s'enroue de rage contre nous. A l'aise dans le lent voyage, la femme tricote sur le pont, et rit à toute l'école.

La corde se détend comme un serpent, et vous a meurtri les jambes. Deux pauvres chevaux sales (et les chevaux blancs vieillis sont bien plus tristes que les autres), tirent le bateau obèse. Le conducteur, les yeux ailleurs, frappe machinalement d'un bâton leurs croupes écorchées... Une mêlée de jambes s'efforce au tournant. Ils tirent obliquement dans le mauvais chemin, manquant des pieds. Il faut les dépasser par l'herbe du fossé ; et j'ai pu voir leurs têtes longues et bonnes, qu'ils secouaient à chaque effort, leurs grands yeux dans la nuit du cuir, et leurs crinières de déchus.

*
* *

Charles a dit alors : « On ne devrait pas laisser circuler d'aussi vieux chevaux Il faudrait les abattre. » Il a dit « circuler » comme un gendarme, et « abattre » comme un équarisseur. Langage ferme et sensé d'enfant de maîtres bien vêtu, qui écoute parler les grandes personnes. Il y

a chez lui des chevaux qui tirent aux barbes du foin. Et la vision s'impose à moi, d'un vétérinaire ennuyé, devant la vieille dame qui pleure, regarde son vieux chien infirme, et ne peut se décider.

Il a dit en riant : « Le vieux est rudement poussif. » Oui. On entend de dix pas ronfler des cavernes vivantes. Il regarde avec des yeux vides, qui ne demandent plus rien.

Il a dit encore : « Comme salaire, ils récoltent des coups de bâton. » Un peu de pitié volatile. Un essai d'ironie élégante. Il parle bien.

Il a treize ans.

J'aimerais mieux une simple tristesse étonnée.

Il a de l'usage ; il n'est pas mal de sa personne ; ce sera un brun dominateur.

J'aimerais mieux une simple tristesse étonnée.

*
* *

Le chaland prend un autre sens, avec sa peinture barbare, la langue rouge et pointue de son oriflamme et ces hommes qui montent au jour, et repoussent avec des bâtons les bords fleuris qui s'avancent.

*
* *

Mes élèves vont devant moi. Les petits s'agacent avec des bâtons. Une courte poursuite bouscule le gros Jules, qui fait une lippe fâchée, laisse passer le temps de se mettre en colère, et continue de marcher tout seul. Les grands échangent des secrets. Dans trois ans au plus, tous seront partis... A quoi bon parler devant des passants ?

Ils ont comme sujet : « Nous irons nous promener jeudi le long du canal. Vous regarderez bien l'écluse, les bateaux, l'eau et les prairies ; et vous m'écrirez vos impressions. » Je lirai des « prairies émaillées de fleurs ». L'eau

morte et trouble sera bleue. Il sera parlé de l'utilité des écluses. Quelques mots de vérité passeront comme des oiseaux.

Ils auraient bien voulu manier les poissons vagues à fleur d'eau. Ils ont couru au chien crevé ; ils ne pouvaient pas le quitter. Mais leur cœur bat trop vite, leur sueur est trop prompte, leur sang a trop d'exigences, pour qu'il sache l'inviter des choses. La contemplation doit leur être une fatigue. Les plus studieux prennent des notes.

*
* *

Il y a moi, leur maître. L'herbe a fait des hachures sur la poussière de mes souliers. Je vois mon paletot déformé. Je me sens inutile et diminué dans le grand silence des prés. J'exerce une surveillance.

Je répète alors, avec l'intonation qu'il faut, les mots de la Béotie : instituteur, récréation, pédagogie, composition française... Morose divertissement,

Mais un souvenir me fait sourire. La « noce normande », de Madame Bovary, je l'ai l'autre jour réduite à une petite page décharnée ; nous avons cheminé de là vers le texte vrai. Je les guidais doucement, non sans ruses, non sans d'irritants détours (ils portaient alors un doigt à leurs lèvres pour mieux chercher), vers le mot solide et probe que Flaubert avait conquis. Quand je le livrais enfin, ils souriaient d'aise ; c'était une vraie récompense. Et s'éluçidait ainsi, au fond d'eux-mêmes, un trouble de termes engourdis, se démêlait une promiscuité de synonymes, s'affermissait leur vision...

On m'a dit que « c'était dangereux ». C'est cela qui me fait sourire.

Ils sont mes élèves, et je suis leur maître ; ils ne sont pas des enfants et je ne suis pas un homme. Je m'intéresse à leur vie... C'est mon métier, vont dire les bonnes gens. C'est son devoir, renchérissement les pédagogues. Point n'est besoin de tant de cris, puisque c'est mon goût.

Et ils diront plus tard de moi, en se rencontrant aux foires : « — Te rappelles-tu un tel ? — Pas bien. — Tu sais, celui qui disait toujours : c'est évident ? — Ah oui... » Ce sera ma définition.

Je vis ? Qu'est-ce que cela peut leur faire ?

*
* *

Je me retourne. Il n'y a pas de traînards.

Les deux vieux chevaux déjà loin cheminent en hochant la tête. Autour de leur fatigue, de leur soif et de leur faim, jusqu'à l'horizon des clochers, c'est l'herbe interdite des pâtures, toutes les clartés des ruisseaux. Dans un pré carré, fermé de haies vives, tourne et tourne un poulain fou.

Le chaland est si haut qu'il bouche le soleil du soir.

Enfance avide des hommes ; fleurs amères de l'effort ; martyre des résignés ; ostentation des lourdeurs bêtes... Mais les nuages ont des rencontres cérémonieuses, de longs adieux pleins de volupté. Toute la beauté du monde est montée au ciel bleu et blanc.

*
* *

Je voudrais remercier quelqu'un de l'heure lumineuse et navrante, de cette énigme que nous faisons le long de l'eau calme, et d'avoir pu vivre ma vie. Mais il n'y a personne au monde que nous-mêmes.

*
* *

Et voyons. Je parlerai demain de cette Meuse que j'aime sans l'avoir vue, comme un pauvre arbre ébranché. « J'ai » les guerres de religion ; je leur lirai une page loyale et féroce de Montluc le défiguré ; et une imprécation fumante de d'Aubigné. Puis, la *Chèvre*, de Jules Renard. Il y a du bon. En route pour le retour.

Lucien MARIÉ.

TROIS FORMULES D'INDÉPENDANCE DANS L'ÉGYPTE MÉDIÉVALE.

1. — UN ESSAI D'AUTONOMIE.

Je voudrais étudier et comparer trois formules d'indépendance de l'Égypte au cours de son histoire du moyen âge. Deux grands faits limitent la période choisie. Elle débute par la conquête arabe, qui donna lieu en Orient à un gigantesque brassage de peuples sur deux continents ; elle se clôt par la découverte de la route du Cap de Bonne-Espérance, fait sans précédent dans les annales commerciales du monde, qui allait provoquer la ruine momentanée de l'Égypte. Le grand port d'Alexandrie, qui avait été surnommé le magasin du monde, devenait du jour au lendemain et pour deux siècles et demi une petite station de cabotage.

Une remarque préliminaire s'impose. La forme de la conquête arabe, à base religieuse, a eu des conséquences sur l'évolution des divers États et, notamment, les principautés orientales n'ont pas suivi dans leur développement une marche analogue à celles d'Occident. En Europe, même dans l'antiquité, les États naissent et grandissent, et c'est une province qui est le noyau du futur État : on connaît le rôle du Latium ou du Brandebourg. En Orient, les États se sont

séparés d'un seul coup du vaste califat, qui représentait la communauté islamique : le nouvel État vaut ce que vaut la personnalité de son fondateur. L'être qui le crée est généralement un homme de valeur : d'où l'histoire d'une brillante réussite.

Depuis longtemps l'Égypte avait cessé de s'administrer librement : elle était devenue une colonie de l'Empire romain, puis de l'Empire byzantin. Entre cette date et l'invasion arabe, deux événements sont à noter. Le premier est l'édit de Théodose, en l'année 392, lequel fut en quelque sorte, on l'a dit, le chant funèbre du paganisme : certes, le christianisme avait progressé dans la vallée du Nil, mais à partir de ce moment, les païens cessèrent d'exister socialement, puis disparurent. La classe cultivée s'était mise peu à peu à apprendre le grec ; toutefois la langue nationale était restée l'idiome de la masse. Un schisme allait tout bouleverser, car l'Égypte adopta peu de temps après le monophysisme, contre lequel l'Église de Byzance allait prendre position. Un concile fut réuni à Chalcédoine en 451 pour condamner cette doctrine : cet acte, purement religieux, marque une étape d'une gravité politique exceptionnelle. En principe, l'assemblée avait simplement défini un dogme, mais elle aliéna contre l'empire les populations de l'Égypte et de la Syrie. Celles-ci suivirent leurs pasteurs et cette attitude d'opposition religieuse se confondit avec l'expression d'un sentiment de solidarité encore mal précisé, mais qui devait s'exaspérer pendant les deux siècles suivants.

Sur le sol égyptien, on refusa donc toute espèce de compromis, malgré les efforts de persuasion ou d'intimidation, malgré les persécutions de Byzance. Cette résistance donna naissance à un phénomène éminemment national, le remplacement du grec par le copte dans les offices religieux. A ce trait on reconnaît une volonté de sécession, ce qui procurera, en fait, un terrain très favorable à l'expansion des Arabes. La tyrannie

byzantine en était arrivée aux dernières limites de la haine, et les populations vivaient, le dos plié, sous une menace perpétuelle. Aussi, des Syriens purent-ils déclarer sans invraisemblance à leurs nouveaux maîtres : « Votre gouvernement et votre justice nous sont plus agréables que cette tyrannie et ces insultes que nous avons subies. »

Quoi qu'il en soit, le milieu du VII^e siècle présente, en Asie et en Afrique, un changement de décor aussi soudain qu'impressionnant : deux grands empires rivaux, Byzance et la Perse, s'effondrent et sont remplacés par une domination inconnue la veille. C'est donc un des phénomènes les plus importants de l'histoire universelle.

Les anciens manuels nous ont bien mal renseignés sur la conquête arabe, puisqu'on y a caractérisé les nouveaux envahisseurs comme des destructeurs de toute civilisation. De sorte que la rapidité prodigieuse de l'opération pouvait être attribuée à la terreur inspirée par les conquérants. Que ceux-ci aient vu leur enthousiasme accru par leur zèle religieux, qu'un butin extraordinaire ait pu exciter l'appétit de certains aventuriers, on ne saurait le mettre en doute. Mais les Arabes profitèrent surtout, notamment en Syrie et en Égypte, des tendances séparatistes que nous venons de signaler, et les populations locales furent à tout le moins indifférentes. Pour la première des deux contrées, un des généraux arabes le déclara en toute simplicité : « La Syrie ressembla à un chameau qui se couche tranquillement. »

Pendant le premier siècle, les califes omeyyades réussirent à constituer un empire arabe avec des méthodes syriennes, donc fortement influencées par Byzance. Politiquement les Arabes n'ont guère laissé d'empreinte durable sur les peuples qu'ils ont soumis avec une rapidité déconcertante. Toutefois, ils ont abouti en certains points du territoire islamique, d'une façon inégale d'ailleurs, à imposer aux vaincus leur langage, grâce au Coran, temporairement en Espagne, d'une façon

sporadique en Afrique du Nord, d'où ils n'ont pas complètement extirpé le berbère, définitivement en Égypte et en Syrie, où le copte et le syriaque ont, dès le moyen âge, cédé la place à la langue religieuse de l'Islam. L'hégémonie des Persans, puis des Turcs, n'a rien changé, en Égypte, à cet état de choses.

Le peuple avait adopté naturellement la langue des vainqueurs, qui leur était nécessaire en cas de conversion. Or cela constitua une marche assez rapide, car il semble bien que les musulmans étaient en majorité dès la fin du VIII^e siècle. Ainsi, sans accidents, les églises furent, dans les campagnes, converties en mosquées. Les commerçants et les artisans furent peu à peu obligés d'utiliser l'arabe, passé au rang de langue administrative au bout d'un siècle d'occupation.

Pour le peuple, les changements furent donc à peine perceptibles. Justinien avait fait fermer les églises des monophysites : elles ne furent pas rouvertes, mais furent affectées au nouveau culte. Les Coptes en récupérèrent toutefois une grande part, ce qui était tout bénéfice. Ils obtinrent quelques emplois de l'État, alors que les fonctions publiques leur étaient interdites depuis leur schisme. Il n'est pas jusqu'à l'impôt dit de capitation, les frappant en tant que non-musulmans, qui ne vint rappeler les taxes byzantines d'exemption du service militaire.

Ainsi, en s'établissant en Égypte, les Arabes ont, au début, changé peu de choses, et ce n'est que lentement, suivant les circonstances, qu'ils firent subir au pays les modifications reconnues indispensables. Ils eurent la sagesse de maintenir à peu près dans tous les domaines l'organisation byzantine sans songer à gouverner par des procédés originaux. Nous n'avons donc pas lieu d'être étonnés de constater que la conquête arabe ne fit aucun tort au rôle commercial et à l'essor industriel du pays. Aussi bien sous les Abbassides que sous les Omeyyades, l'Égypte conserva l'importance que sa situation

géographique et ses propres productions lui avaient assurée dans l'antiquité.

Tout d'abord il s'agissait de pousser plus loin les conquêtes et de se servir de l'Égypte comme place d'armes et comme base de ravitaillement. Les Arabes trouvèrent une institution, l'annone, par laquelle Byzance recevait annuellement un tribut considérable en blé : l'annone fut dirigée sur la Mecque et sur Médine, et cette exportation fut à l'origine des prétentions d'une Égypte indépendante sous le protectorat des deux Villes saintes de l'Arabie.

D'autre part, le tissage était une des grandes industries de luxe et l'islam n'en a nullement provoqué la décadence. Bien mieux, la tradition musulmane devait asseoir définitivement la royauté des tissus égyptiens, la rendre incontestable. Une coutume importante allait faire prospérer l'art textile d'Égypte, puisque les califes devaient lui assurer presque le monopole de couvrir de précieuses étoffes le Temple sacré de la Mecque. Deuxième raison d'un rapport politique étroit entre l'Arabie et l'Égypte : plus tard, des souverains ne l'oublieront pas.

En outre, l'Égypte possédait des artisans habiles, que le califat sut utiliser : c'est ainsi que le pays fut invité à fournir au dehors des forgerons et des charpentiers. Surtout l'empire avait besoin de spécialistes de constructions navales. La marine était alors méprisée par les Arabes, et quelque temps après les conquêtes, le poète Farazdak flétrirait encore « l'homme qui, manœuvre sur un bateau, nouant au tour de ses reins le caleçon du plongeur, puis se renversant, s'appuie sur la barre du gouvernail et semble tomber à la mer ». Il convient donc de rappeler que ce sont des ouvriers coptes qui contribuèrent à la formation des arsenaux de Tunis et de Saint-Jean d'Acre. Dans les années qui suivirent l'occupation de l'Égypte, les Arabes purent débarquer dans les îles de la Méditerranée orientale, notamment en Crète, à Chypre et à Rhodes. Il y eut beaucoup mieux : en 655, ils gagnèrent

leur premier combat naval, la Bataille des Mâts, catastrophe byzantine de même ampleur que le désastre du Yarmouk.

L'Égypte a donc contribué à faire de la Méditerranée, ce lac byzantin sous Justinien, une mer musulmane. C'est ainsi que, grâce aux Égyptiens, suivant les expressions d'Ibn Khaldoun « les Arabes prirent à leur service un grand nombre de matelots pour les besoins de la marine. Ayant alors affronté la mer à plusieurs reprises et s'étant habitués à lutter contre elle, ils changèrent d'opinion à l'égard de cet élément. Ils construisirent des navires et des galères, équipèrent des vaisseaux, les armèrent et les remplirent de troupes dans le but de combattre l'ennemi d'outre-mer. Les flottes des musulmans s'acharnèrent sur celles des chrétiens, leurs navires couvraient la surface de la mer, la parcourant dans tous les sens. Les chrétiens ne pouvaient pas même y faire flotter une planche ».

Ainsi le califat prit garde à ne pas modifier l'administration d'une région pour laquelle des règles précises avaient été établies. Il n'y eut donc pas une transformation immédiate, brusquée, de la société et des mœurs. D'ailleurs la population restait agricole comme par le passé et ses conditions d'existence n'avaient pas varié. Mais c'était encore un régime colonial et les impôts continuaient d'être très lourds. La fiscalité était impitoyable : le pays y était habitué, et les papyrus arabes nous montrent que les exigences des percepteurs devaient être appuyées par la force armée, comme autrefois. Un écrivain de l'antiquité dit que les Égyptiens étaient « obstinés, violents et irascibles en matière d'impôts ; ils auraient rougi de s'acquitter envers le fisc sans y avoir été contraints ». La situation s'aggrava sous les Abbassides et provoqua des révoltes : le sang coula. Mais les dépenses du califat ne diminuaient pas et c'est le moment où il donne ses provinces à une sorte de fermier général qui se préoccupe, sans vergogne, de récupérer les sommes dont il est redevable envers le Trésor Public. La population égyptienne serait donc favorable à

l'installation d'un pouvoir autonome qui n'aurait pas de tribut à verser au dehors.

L'empire arabe, dans le premier quart du VIII^e siècle, en plein épanouissement de ses conquêtes territoriales, qui vont du Midi de la France aux frontières occidentales de l'Afghanistan, s'organisa, avec des formules byzantines, dans le double cadre de la religion musulmane et de la langue arabe. Mais un complot s'ourdit à l'extrémité orientale du vaste royaume : l'animosité persane contre l'hégémonie syrienne était suffisamment forte pour amener la réussite de ce mouvement qui, d'autre part, revêtit l'apparence d'un mouvement légitimiste. Telle fut l'origine du califat abbasside.

C'est alors que les extensions territoriales arrivèrent, et c'est naturel, au point mort. Les souverains se félicitent alors de maintenir l'empire intact en consolidant ses frontières et en repoussant les incursions voisines. L'islam se tient sur la défensive, mais un danger intérieur surgissait, car l'empire abbasside était devenu trop vaste et aboutissait au morcellement. Une décentralisation de fait se développe d'autant plus rapidement que diverses tendances, régionales, raciales, religieuses, linguistiques, poussaient à la dissociation du pouvoir : le califat assista impuissant à cette évolution. Il y avait eu d'abord des embarras d'ordre pratique : quelles qu'aient pu être les raisons politiques de désaffection qu'éprouvait un prince omeyyade envers la nouvelle dynastie, il était vain de prétendre faire exécuter à Cordoue les injonctions de Bagdad. D'autre part, une prédication alide sévissait en Afrique du Nord et, pour en limiter les effets, le califat fut trop heureux de trouver en Tunisie un prince qui consentit à se ranger sous son obédience. Déjà la formule de l'investiture s'était imposée à l'Orient de l'empire. Des dynastes persans, puis turcs, s'en prennent au calife lui-même, qu'ils asservissent sous couleur de le protéger.

Le transfert du califat de la famille omeyyade à celle des

Abbassides n'est donc pas un simple changement dynastique. La capitale de l'empire passe de Damas à Bagdad et surtout le nouveau régime se développe avec des méthodes iraniennes. Cinquante ans après l'avènement de cette souveraineté mésopotamienne, la composition de l'armée est modifiée par l'afflux d'esclaves turcs, recrutés en Asie centrale. Ces mercenaires parviennent rapidement aux grades supérieurs et leur influence devient prépondérante au point que dès lors les Arabes sont éliminés. Ce fait va profondément altérer l'aspect de la puissance politique de l'Islam.

L'Égypte va y trouver une autonomie relative. Un officier turc, Ahmed ibn Touloun, chargé de gouverner la province égyptienne au nom d'un apanagiste de Bagdad, réussit à se constituer une armée et se déclara indépendant du califat. Le pouvoir central, aux prises avec des complications causées par des révoltes sociales en Mésopotamie et par l'ambition de princes persans, n'eut pas la force de résister. Toutefois il considéra Ibn Touloun comme un rebelle et seul, le fils de ce dernier put traiter de son indépendance moyennant un tribut.

L'autonomie toulounide est plus importante pour l'économie nationale qu'au point de vue politique. Le fait le plus concret, c'est que le versement au Trésor califien fut d'abord supprimé, puis très diminué et que l'argent ne sortant plus du pays sans contre-partie, le bien-être de la population ne pouvait que s'améliorer. Les Toulounides ont donc le mérite d'avoir montré au peuple égyptien l'intérêt tangible de l'indépendance, et, si vraiment les Chrétiens et les Israélites s'associèrent aux musulmans pour demander à Dieu la guérison d'Ibn Touloun au cours de sa dernière maladie, nous tenons la marque évidente d'une intelligente reconnaissance.

Le nouvel État recueillit un double bénéfice du réaménagement financier. D'abord, une immense popularité, car les impôts furent allégés. En second lieu, Ibn Touloun put fonder

une capitale : il en subsiste un des joyaux, la grandiose mosquée proche de la Citadelle, symbole d'un art sobre et vigoureux et d'un premier et brillant effort, l'autonomie nationale.

L'ANTI-CALIFAT.

La dynastie toulounide n'était pas viable à son époque. Pour se séparer politiquement du califat avec quelques chances de succès, il aurait fallu que la rébellion eût des bases. Or la famille toulounide n'affichait aucune doctrine nouvelle et ne s'appuyait pas sur une opinion publique : l'ambition personnelle n'était pas camouflée et ce mobile n'était pas suffisant.

Nous venons de parler d'opinion publique, ce qui peut paraître étrange. De toute évidence, ce ne sont pas les nations qui, dans le moyen âge, ont joué le rôle essentiel. Les crises ne sont jamais provoquées par un souci de réformes ou par un désir de progrès pour une nation, mais on ne voit en présence que des appétits du pouvoir. Par ailleurs on ne soupçonne pas cette forme de solidarité qu'on appelle l'esprit civique. Ce qui se trouve en vedette, ce sont des personnalités de premier plan, ayant compris et s'efforçant de mettre en valeur l'importance politique ou géographique d'une région. Il ne faut donc pas s'attendre à voir les éléments nationaux tenir une grande place, et les recherches conduisent à se poser d'autres questions. Dans quelle mesure les ambitions personnelles des hommes ont-elles coïncidé avec les intérêts bien compris des populations qu'il s'agissait de gouverner? Dans l'affirmative, ces personnages auront contribué à l'éclosion d'une communauté, amenée peu à peu à prendre conscience de ces chances de cohésion.

Mais voici que soudain des révolutionnaires s'avisent de

tâter le pouls au sentiment public, voire même de conquérir les sympathies populaires. Des émissaires de premier ordre travaillent tous les milieux, munis d'arguments appropriés suivant les cercles où doit s'insinuer la propagande, avec l'utilisation des preuves les plus variées, religieuses, sociales ou raciales. Il s'agit du mouvement des Carmathes, qui fit régner la terreur dans tout le monde musulman. Entretien des intelligences un peu partout, même dans les armées organisées pour lutter contre eux et qu'ils mettaient en déroute, à un contre dix, ces sectaires réussirent à bloquer Bagdad et à s'emparer de la Mecque. On connaissait mal leur chef, qui se découvrit un beau jour, en revendiquant le califat au nom du légitimisme, comme descendant du calife Ali, gendre et cousin du Prophète. Cette filiation était discutable et, bien entendu, elle fut discutée, mais la chance des Fatimides, au point de vue diplomatique, voulut que leurs adversaires ne déniassent solennellement leur généalogie qu'au moment de leur puissance.

L'entreprise carmathe, terroriste dans tout l'Orient, organisée sous une forme gouvernementale en Afrique du Nord, mettait en danger la puissance musulmane. Nous n'assombrissons pas le tableau et un écrivain du x^e siècle, Massoudi, a eu le courage de pousser le cri d'alarme : « C'est un fait, dit-il, que les colonnes de l'Islam sont devenues chancelantes et que son autorité, ébranlée dans ses fondations, faiblit et décline ; les communications sont interrompues et les routes peu sûres ; les différents chefs des contrées musulmanes s'isolent et se rendent indépendants dans leurs gouvernements, imitant en cela la conduite des satrapes après la mort d'Alexandre. »

Ainsi, sous la pression des événements politiques et sociaux, les conceptions de l'Orient avaient évolué. Un fait caractéristique va dominer toute cette fin du x^e siècle. Les populations étaient invitées à se préoccuper de questions qui,

auparavant, se réglait sans elles : orthodoxie ou schisme, tradition ou révolution. C'est alors que chacune des trois grandes familles de l'Islam se taillèrent un royaume : elles semblèrent vouloir arrêter cette tendance au morcellement, qui divisait le monde musulman en une infinité de faibles principautés. Nous devons donc attirer l'attention sur ce fait émouvant : trois califes, représentant les principales tendances du début de l'Islam, se partagent le territoire. Un Omeyyade règne à Cordoue et bientôt il obtiendra l'allégeance de l'Afrique du Nord, abandonnée par les Fatimides. Ceux-ci, descendants du calife Ali, viendront s'installer en Égypte. A Bagdad, l'Abbasside, le moins indépendant des trois souverains, s'efforce de résister à la propagande chiïte, qui risque d'anéantir son autorité ou tout au moins d'énervier ses sujets.

En Égypte, l'avènement de la dynastie fatimide sort de la banalité, et il ne semble pas que nous connaissions un autre exemple de changement de gouvernement aussi brusque que pacifique. Sans doute, plusieurs invasions avaient été tentées sans succès contre le territoire égyptien, mais après leur échec, les Fatimides aimèrent mieux s'en remettre à la propagande. Et, d'après ce que nous savons de la prédication des Carmathes, nous pouvons être assurés que la conspiration dut être très secrètement et très habilement menée. Nous apprenons ainsi qu'un certain nombre d'officiers et de notables du pays écrivirent au calife fatimide pour l'inviter à envoyer ses troupes en Égypte et à en prendre possession, lui promettant de l'aider et de lui faciliter la conquête du territoire sans effusion de sang.

La situation de ce qui reste de l'empire califien n'est pas brillante et la cour abbasside ne peut plus tenir l'Égypte solidement. Les Fatimides se bornent à y fomenter des rébellions militaires et restent dans une inaction apparente vis-à-vis de leurs voisins : la dernière tentative d'invasion leur a coûté trop cher. En attendant de pouvoir mettre sur

piéd une autre armée, ils s'ingénient à désorganiser l'Islam à l'aide des Carmathes, dont le danger ne cesse de s'accroître.

Et c'est ainsi qu'au moment décisif, une armée formidable, venant de l'Occident — fait unique dans toute l'histoire de l'Égypte — s'empare du pays sans rencontrer de résistance, on dirait qu'elle vient occuper un domaine vacant. Du rang d'une colonie, l'Égypte passe à celui d'un État indépendant, mais ses maîtres sont chiïtes et un schisme s'installe dans la vallée du Nil. Nous avons donc plus d'une raison pour évoquer ici l'époque si attachante d'el-Amarna, dissidente au point de vue religieux, qui fit progresser dans l'art le « sens de l'humanité ». A l'exemple des disciples d'Aton, les califes fatimides donnèrent à leur cour une impulsion de grand art ; comme eux, ils eurent besoin d'une nouvelle résidence royale et fondèrent le Caire.

Lisons ensemble cette description de la cité moins de cent ans après sa création : « Le Caire, dit un voyageur persan, est une grande ville à laquelle peu de cités peuvent être comparées. J'ai calculé qu'il ne s'y trouve pas moins de vingt mille boutiques. Les caravansérails, les bains et les autres édifices publics sont en si grand nombre qu'il est difficile d'en faire le dénombrement. Quant au palais royal, lorsqu'on le regarde du dehors de la ville, on le prend pour une montagne, à cause de la masse et de la hauteur des bâtiments dont il est formé. Les maisons sont séparées l'une de l'autre par des vergers et des jardins ; elles sont bâties avec tant de soin et de luxe qu'on les dirait construites avec des pierres précieuses et non point avec du plâtre, des briques et des pierres ordinaires. J'ai vu, conclut-il, en Égypte, des richesses si considérables que si je tentais de les énumérer et de les décrire, on n'accorderait, en Perse, aucune créance à mes paroles. Il m'a été impossible d'en faire le dénombrement et l'estimation. »

Les auteurs arabes s'extasiaient sur les merveilles qui constituaient le trésor des califes fatimides : des pierreries d'une

valeur inestimable, des bijoux d'or et d'argent, d'innombrables récipients en cristal de roche, des boîtes en bois précieux, des armes, des pièces de céramique, des tissus somptueux, en lin ou en soie, beaucoup d'entre eux brochés d'or, des tapis, enfin la plus belle bibliothèque qui existât à cette époque dans le monde musulman. Les rares pièces en cristal de roche parvenues jusqu'à nous, les étoffes, quelques animaux en bronze, nous permettent encore d'imaginer l'opulence de ces fastueux souverains. Ils ont été les inspirateurs d'un art qui, tout en imitant les vieilles traditions, créa des formes originales de décoration.

Les monarques du moyen âge ont toujours aimé l'apparat, la pompe et les cérémonies grandioses, en costumes voyants, avec un défilé de courtisans, vêtus de soie et d'or. C'est un luxe qui semble bien caractériser la dynastie fatimide en Égypte, qui vit avec un cérémonial rigide et une infinie complication d'étiquette. Tout était prétexte à de splendides processions, et des cortèges somptueux défilaient à travers des rues merveilleusement parées. Devant le calife s'avançaient dix mille hommes conduisant par la bride des chevaux de main, précédés de gens qui sonnaient du clairon, battaient du tambour et faisaient résonner de grandes trompettes. Le souverain, monté sur un mulet, était revêtu d'une robe blanche que recouvrait une tunique ample et longue. Il était entouré de sa garde, en costume de brocart. Un parasol protégeait sa tête, ornée avec magnificence de pierres précieuses et de perles. A droite et à gauche, cheminaient des serviteurs portant des cassolettes dans lesquelles brûlaient de l'ambre et de l'aloès. La coutume voulait qu'à l'approche du calife le peuple se prosternât la face contre terre.

Cette majesté extérieure servait au prestige de la dynastie, non pas seulement à cause de son éclat apparent, mais par son originalité politique. Déjà Ibn Touloun avait eu besoin de s'appuyer sur le pays pour s'opposer à Bagdad. Les Fatimides,

eux, se posent en anti-califes et, suivant les errements du parti carmathe, auquel ils doivent le trône, ils soignent leur popularité. Comme, d'autre part, le trait distinctif du régime est la prépondérance du pouvoir civil sur le pouvoir militaire, la minorité chrétienne va être associée à la vie de l'État. Nous savons par le menu l'ordonnance des solennités de cette époque, qui étaient prétexte à distributions de vivres et de sommes d'argent aux pauvres, à festins et gratifications pour les fonctionnaires. Ces largesses périodiques étaient extrêmement fréquentes, puisqu'aux cérémonies de l'Islam sunnite reconnues par les Fatimides, s'ajoutaient les anniversaires du chiisme, les fêtes chrétiennes, ainsi que les réjouissances qu'une tradition séculaire avait solidement établies dans le pays, telles les joyeuses liesses à l'occasion de la crue du Nil.

Un dernier trait enfin caractérise l'effort fatimide, c'est la refonte des circonscriptions territoriales. L'Égypte avait conservé les pagarchies byzantines : la réforme prévoyait un nombre réduit de provinces. Elle avait dû être soigneusement étudiée, puisque, dans l'ensemble, la nouvelle répartition s'est maintenue jusqu'à nos jours.

La puissance fatimide a donc attaché sa mémoire à d'étonnantes manifestations d'art, mais sa politique ne laissait pas que d'être très inquiétante. Cette constatation ne s'applique pas seulement à ses thèses religieuses, elle vise surtout son attitude en face des Croisés. Par ces derniers, la Syrie et la Palestine avaient été enlevées avec une certaine rapidité : le pays était en pleine décomposition politique, et les Francs trouvèrent le même avantage qu'Alexandre aux prises avec les cités phéniciennes désunies.

Quelques historiens arabes ont accusé les Fatimides d'avoir invité les Francs à venir en Orient pour susciter des difficultés à leurs rivaux, les Seldjoukides. Cette assertion ne tient évidemment pas devant les faits, mais il n'en est pas moins permis de supposer que les maîtres du Caire, et c'est d'une

belle gravité, jugeaient les Francs moins dangereux que les Turcs sunnites pour la sûreté, sinon de l'Égypte, du moins de leur propre dynastie. Il convient d'ajouter que les Croisades ne furent nullement un danger pour la politique intérieure de l'Égypte : on retrouve à cette époque chez les Coptes, d'ailleurs heureux sous le régime fatimide, cette antipathie profonde envers ces chrétiens de l'extérieur que les Égyptiens nourrissaient contre les Grecs après le fameux concile de Chalcédoine.

D'ailleurs le même voyageur persan, Nassiri Khosrau, avait écrit peu de temps auparavant : « Je n'ai connu aucun pays jouissant de plus de tranquillité et de sécurité que l'Égypte. » C'est évidemment ce qu'on pouvait dire vers l'année 1050, après les désordres provoqués par les gestes intempestifs du calife Hakim. Mais après cette date, les soubresauts ne firent que s'accroître : au fond, la population n'était pas très attachée à la dynastie, à cause de ses opinions hétérodoxes, mais elle la supportait sans mot dire tant que la prospérité économique se maintenait à un niveau convenable. Les années de vaches maigres engendrèrent des pillages, empêchèrent probablement le versement régulier de la solde des troupes, et la désaffection populaire s'aggrava.

Il est assez difficile de se faire une idée d'ensemble de l'armée des Fatimides, dont la composition varia singulièrement selon le caprice des califes ou de leurs ministres. Certaines règles étaient alors à la mode et ces souverains s'y conformèrent : on estimait très dangereux d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine, car on pensait qu'ils n'auraient aucune émulation pour bien servir et susciteraient des troubles. L'armée fatimide a compris des Grecs, des Esclavons, des Berbères, ceux-ci groupés par tribus, des Turcs, des Arméniens, des Nègres. On avait, en principe, tout prévu, sauf ce qui s'est produit, c'est-à-dire des batailles rangées entre les différents corps de troupes.

La fin des Fatimides est donc provoquée par un fâcheux état d'insécurité. La crise économique et militaire venait de loin, et les efforts courageux de Badr Gamali, le puissant ministre du calife Moustansir, n'avaient fait que boucher des lézardes. A compter du milieu du *xii*^e siècle, le régime est en voie de dissolution et bientôt les dissensions qui éclatent entre les principaux chefs ont de profondes répercussions dans les rangs de la milice. Ainsi, à Byzance, les conflits entre les Verts et les Bleus. Ce sont de violents combats qui ensanglantent les rues de la capitale et s'étendent à la province.

D'un autre côté, cette agonie des Fatimides coïncide avec l'apogée du royaume latin de Jérusalem. La prise d'Ascalon par les Croisés laissait prévoir une attaque sur l'Égypte. C'est alors que précisément les Francs furent encouragés en Égypte même à se mêler aux luttes intestines que se livraient les ministres et les candidats au vizirat.

A l'extérieur, la position des Fatimides finissait par devenir exaspérante, à cause de leur propagande placée sur le terrain doctrinal, et par leur prétention à l'imamat légitime, située aussi sur le plan politique. Pendant ce temps, à l'Orient de l'empire musulman, une nouvelle puissance gagnait du terrain et du prestige, celle des Turcs Seldjoukides. L'étude de leur vie administrative, de leur conception de la souveraineté, est essentielle pour comprendre les usages et les habitudes des grandes dynasties orientales des siècles postérieurs, notamment des Ayyoubides et des Sultans Mamlouks.

Certains de leurs vassaux s'installaient dans la Syrie du Nord avec une double mission, celle de rétablir l'orthodoxie et de chasser les Croisés. Il s'agit d'une organisation méthodique qui saura pratiquer une politique énergique, et chaque jour qui passe voit augmenter son pouvoir. Et c'est ainsi que les princes d'Alep furent appelés à intervenir eux aussi en Égypte : il sortira de là l'avènement de Saladin et la dynastie ayyoubide.

Un vendredi, une substitution de nom au prône de la prière publique apprit au peuple égyptien que le calife fatimide avait cessé de régner : jamais révolution de palais ne se passa aussi simplement. A vrai dire, on s'attendait à des troubles, mais la paisible population du Caire accueillit la chose avec une parfaite indifférence. Suivant l'expression d'un historien, qui reprend pour l'occasion un vieux proverbe arabe, ce n'est pas pour cela que deux chèvres se battirent à coups de cornes.

L'EMPIRE.

A partir de Saladin, qui se préoccupe sans doute d'installer sa famille en Égypte, s'élabore un programme dont il convient de lui faire honneur et pour le succès duquel l'Égypte aura été au premier rang : régénérer la doctrine sunnite et chasser les Croisés.

Le sunnisme va être rétabli grâce à une organisation nouvelle, créée en Perse, la madrassa, le collège religieux. Cette institution, soigneusement surveillée, permettra d'avoir des professeurs dévoués et de former tous les fonctionnaires. On voit donc l'importance politique de ces établissements, qu'on fonde un peu partout, en Syrie comme sur le sol égyptien.

La nature des rapports avec les Croisés va changer. L'ancien gouvernement du Caire avait adopté vis-à-vis du royaume latin l'attitude du califat abbasside sur les confins byzantins. On tolère le voisin en attendant des jours meilleurs ; on opère des razzias annuelles, auxquelles l'adversaire répond par de semblables procédés : il en résulte l'annexion ou la perte d'une ville et, des deux côtés l'on fait des prisonniers, que l'on échange ensuite.

Le fondateur de la dynastie fut un grand guerrier. Il porta aux Croisés de terribles coups et décapita leur royaume en leur enlevant Jérusalem. Mais il ne put achever son œuvre : il

n'avait pas de marine, il était aux prises avec d'insurmontables difficultés financières, et ses officiers ne voulaient plus se battre.

Ses successeurs sont surtout célèbres comme négociateurs : c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux et le monde musulman ne saurait le leur reprocher. Car les membres de la famille ayyoubide règnent sur l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, le Yémen : ils se méfient les uns des autres, ce qui les amène à conclure avec les Francs des trêves, en fait à suivre une politique prudente. Leurs efforts consistent à perpétuer des divisions entre leurs rivaux, à les opposer les uns aux autres pour les neutraliser. Équilibre précaire, dont les chrétiens profitent, et l'on sait que l'astucieux Frédéric réussit à se faire rendre Jérusalem temporairement.

Pour discutable qu'elle fût au point de vue de l'avenir de l'Égypte musulmane, cette politique pacifique partait de sentiments élevés. Le sultan ayyoubide Malik Kamil dut être fier de recevoir la lettre suivante du commandant de l'armée des Croisés après l'évacuation de Damiette : « Vous avez comblé nos otages de tous les biens dont l'Égypte abonde ; vous nous avez envoyé chaque jour vingt ou trente mille pains, avec des fourrages ; vous avez fait transporter à vos dépens les malades et les infirmes ; et, ce qui est plus généreux encore, vous avez défendu, sous des peines terribles, qu'on insultât les chrétiens par des paroles ou même par des signes. »

La révolution, ou plutôt le *pronunciamento* qui anéantit la puissance des Ayyoubides, sous les yeux du roi saint Louis terrifié, est sans doute un acte affreux, mais il faut convenir qu'il met un point final aux attermoissements en face des Croisés. Un des fondateurs du nouveau régime se trouve aux prises avec de terribles dangers, mais c'était Baibars, qui réussit à s'imposer malgré des convoitises de toutes sortes. Examinons l'atmosphère ambiante : le désarroi consécutif à la chute du califat de Bagdad, les vellétés d'alliance entre Croisés et

Mongols, les complots toujours possibles des princes ayyoubides dépossédés, l'ambition personnelle des grands officiers mamlouks, c'était plus que suffisant pour émousser la volonté la mieux trempée. Nous n'en pouvons qu'admirer davantage la prodigieuse réussite du sultan Baibars.

L'expérience ayyoubide avait abouti à un échec pour la dynastie et, en effet, la politique de bascule ne pouvait être éternelle. A ce jeu on se laisse prendre et l'on en vient à perdre de vue le sens de l'honnêteté : un prince ayyoubide n'hésitait pas à traiter avec les Francs pour faire pièce aux ambitions d'un parent.

Mais les Ayyoubides laissèrent quelques grandes conceptions que les Sultans Mamlouks surent mettre en valeur. D'abord, ils continuent, ils accentuent même le gouvernement des militaires, qui prennent définitivement le pas sur l'élément civil. En second lieu, les Ayyoubides avaient fait en partie la preuve qu'un État formé de la réunion de l'Égypte et de la Syrie paraissait viable. Pour parachever cette œuvre, les Mamlouks changèrent les méthodes. Il est frappant toutefois de constater que les principautés syriennes subsistent presque intactes au point de vue territorial : elles sont incorporées comme provinces dans le système mamlouk. Enfin, le nouveau régime donne une allure originale aux prétentions panislamiques de la dynastie précédente. Le dernier sultan ayyoubide s'était intitulé dans une de ses inscriptions : « le potentat de la Syrie et de l'Égypte, le sultan des Arabes et des Persans, le maître des deux sanctuaires sacrés de la Mecque et de Médine, le prince des deux mers, la Méditerranée et la mer Rouge, le maître des deux continents, l'Asie et l'Afrique, le maître de l'Inde, du Sind, du Yémen, le seigneur des princes des Arabes et des Persans, le sultan des Orient et des Occidents. » Les Sultans Mamlouks, non contents de conserver dans leurs protocoles le titre de sultan de l'islam et des musulmans, donnèrent à l'État égyptien la qualification de

royaume islamique. Il est vrai que grâce au geste génial du sultan Baibars, les Mamlouks possédaient au Caire le calife abbasside. S'ils montraient parfois assez peu d'égards pour sa personne, ils se rendaient compte de l'accroissement de prestige que cette présence conférait à l'État égyptien. Il n'est pas sans intérêt de noter que certains sultans de l'Inde sollicitaient du calife du Caire leur investiture, et si ce fait ne revêt pas une importance politique pour les Sultans Mamlouks, il influe favorablement sur les rapports commerciaux entre les deux continents.

Les contemporains voyaient bien cette supériorité : « La contrée la plus excellente de toute la terre, dit l'un d'eux, et qui se distingue par sa prééminence sur tous les autres pays, c'est certainement l'Égypte. En effet, le souverain de cette contrée étend sa domination sur les lieux les plus illustres de l'univers, je veux dire sur les trois villes qui sont le but de tous les pèlerinages, la Mecque, Médine et Jérusalem. »

La politique des Sultans Mamlouks, à l'aurore de leur puissance, fut très habile. Leurs hommes d'État découvrirent que certaines nations occidentales désiraient commercer avec l'Égypte, au mépris des interdictions de la Papauté. Politiquement, les Croisés laissaient ainsi apparaître des divisions ; militairement, les ressources de l'Égypte s'en trouvaient accrues. Car si les Mamlouks mirent sur pied la plus belle armée orientale de leur temps, pas plus que les Ayyoubides ils n'eurent de flotte. Ainsi, grâce aux convois de navires venus d'Europe, les Mamlouks purent se procurer les matières premières qui leur faisaient défaut, comme le fer et le bois, sans compter que les Génois contribuaient à leur amener les esclaves qui formaient leur étrange armée.

On enregistre donc un fait nouveau. Certes, nous ne prétendons pas que depuis la conquête arabe l'Égypte ait rompu toutes ses relations commerciales avec l'Europe, ce serait manifestement contraire à la vérité. Mais ce qui est vrai, c'est que

les maîtres de l'Égypte, ou plutôt de l'empire musulman, s'étaient placés sur un pied d'hostilité avec les États chrétiens. Les Ayyoubides, puis les Mamlouks apprécièrent à sa valeur l'établissement de solides contacts commerciaux avec leurs anciens adversaires. Les Génois ne sont pas les seuls trafiquants, on peut citer des traités de commerce avec les Catalans, les Pisans, les Marseillais, les Vénitiens, qui viennent chercher à Alexandrie les produits de l'Orient et de l'Extrême-Orient, principalement les épices. Sans doute, les relations ne sont pas toujours exemptes de frictions et les auteurs arabes définissent ainsi les consuls : « Ce sont de grands seigneurs d'entre les Francs des diverses nations ; ils sont là comme otages et toutes les fois que la nation de l'un d'eux fait quelque chose de nuisible à l'islamisme, on en demande compte à son consul. » Il est de fait pourtant que les nations européennes désirent ardemment le renouvellement de leurs traités.

Ce commerce international ne concernait d'ailleurs pas que les produits d'Extrême-Orient, le gouvernement des Mamlouks s'évertuait aussi de faire vivre les artisans de l'empire, les ouvriers du bâtiment, les armuriers, les bijoutiers, les brodeurs. On fabriquait, dans tous les genres, des œuvres excellentes, et l'on vendait au dehors les cuivres incrustés, les verreries dorées, les peaux tannées.

L'Égypte jouissait donc à cette époque d'une réputation méritée. Écoutons encore Ibn Khaldoun : « Les habitants du Caire possèdent de grandes richesses, et ont des habitudes de luxe telles que l'observateur en est rempli d'étonnement. L'aisance y est plus grande que partout ailleurs, et les gens du commun s'imaginent que cela a pour cause la surabondance de richesses dans cette localité, que tout le monde a un trésor chez lui. »

Sous les Mamlouks, la terre continue d'être la propriété de l'État : elle est divisée en un certain nombre de parts, de revenus déterminés, dont l'usufruit est accordé aux grands

officiers. Mais le régime féodal, déjà évité en principe par la retenue de la nue-propriété, est en fait définitivement écarté parce que les officiers ne résident pas et que les parcelles sont affectées à la fonction et non au titulaire.

Vu par le bas, ce procédé a des analogies avec la féodalité en ce sens que le bénéficiaire n'y travaille pas de ses mains et que les paysans sont astreints à la glèbe sans retirer aucun profit personnel.

Il est entendu que le sultan et ses grands officiers avaient en contre-partie des obligations et notamment celle d'entretenir des troupes, qui concouraient à la défense de l'État et du pays. L'inconvénient est celui qu'on rencontrait alors dans les royaumes d'Occident. Les Mamlouks administraient l'Égypte pour leur compte personnel et la chose publique était assez confondue avec les intérêts du souverain, avec ce qu'on pourrait appeler la maison du roi.

Les Sultans Mamlouks ! Que de choses magnifiques ces deux mots évoquent en nous ! Des noms de souverains célestes : Baibars, Kalaoun, Kaitbay. Des faits glorieux : la fin des Croisades, l'arrêt des invasions mongoles. De splendides monuments : le tombeau de Kalaoun, la mosquée du sultan Hassan. De luxueux objets d'art : les cuivres incrustés d'or et d'argent, les lampes en verre émaillé. Et que d'émerveillements sur la capitale : « Ses rues sont encombrées par la foule, s'écrie l'historien contemporain Ibn Khaldoun, et ses marchés regorgent de toutes les délices de la vie. Cette ville fournit des marques de la civilisation la plus avancée et tout ce qu'on en peut rêver serait au-dessous de la réalité. » En vérité, on pourrait reprendre en l'honneur des Mamlouks ces beaux vers de Farazdak : « L'architecte de la gloire n'a jamais cessé de travailler à leur palais, un édifice à la structure élevée qui a pour base des exploits dont la renommée inébranlable ne périra jamais. »

Cette métaphore nous ramène aux monuments du Caire.

En ville, les maisons qui bordaient les rues devaient offrir des façades maussades, véritables murs de prison, ornées à l'étage supérieur de délicats balcons de moucharabiehs ; mais les passants savaient que derrière ces murailles uniformes des jets d'eau jouaient dans des jardins et que les appartements étaient d'une confortable aisance. Ces demeures étaient au fond plus élégantes que solides : elles ont toutes disparu. Quel charme que le Caire pour une population voulant se replier avec piété sur son passé ! L'histoire y est éloquente à chaque coin de rue dans les quartiers où l'urbanisme sec et rectiligne n'a pas précipité son effort dévastateur. Le caractère de ces monuments, où la vigueur des édifices du *xiv*^e siècle contraste avec la grâce de ceux de la période suivante, part de la sobriété pour aboutir au flamboyant. On semble oublier parfois en Égypte qu'il n'y a pas que les Pyramides qui parlent. Point n'est besoin de l'érudition d'un spécialiste pour admirer la mosquée du sultan Hassan, ce colosse qui monte la garde devant la Citadelle, ou le mausolée de Kalaoun, dont l'intérieur dégage une mystérieuse atmosphère de recueillement.

La période mamlouke est, sans contredit, la plus brillante de l'histoire de l'Égypte médiévale. Le souverain est, il ne faut pas l'oublier, une sorte de chef de bandes, mais il est prévu comme tel par la doctrine de l'organisation de l'État. Comme ses anciens pairs, il a débuté comme esclave, condition légale elle aussi. Ces mercenaires, montés sur le trône d'Égypte, devenu le trône de l'Islam, se montrèrent en fait les dignes héritiers des grands monarques de race : il suffirait à leur gloire d'avoir lancé une grande idée, celle de l'empire coïncidant avec celle de l'Islam. Évidemment, il y a souvent une disproportion entre leurs visées ambitieuses et les moyens dont ils disposaient pour les mettre en pratique. La milice est très turbulente et ce n'est pas une mince affaire que d'imposer son autorité aux troupes et surtout aux officiers qui les commandent et qui, tous, rêvent du trône.

Les Mamlouks sont des parvenus, sans doute, mais ils n'en ont pas les petitesesses. Bien mieux, dégagés de tout préjugé par leur origine servile, ils eurent toutes les audaces : quelques-uns d'entre eux furent des souverains de premier ordre.

Ce qui donne au régime mamlouk, encore que nous le connaissions mal, un intérêt si passionnant, c'est de considérer l'aspect curieux, si mêlé de la cour du Caire et de la population égyptienne. Des commerçants, des cultivateurs, chrétiens et musulmans, habitués à vivre côte à côte, dont la majorité musulmane est dans l'ensemble très tolérante, voisinent avec des fonctionnaires, avec des hommes de loi prêchant l'austérité et la contrainte. De l'opinion de ceux-ci le sultan et ses officiers doivent en partie s'inspirer, mais avec un esprit qui ne connaît ni la routine ni le fanatisme. Et le tout nous a laissé des pages d'histoire glorieuses.

A l'intérieur, ce n'est pas parfait et l'on ne pouvait guère s'attendre à une docilité à toute épreuve des officiers mamlouks. Mais il faut remarquer un fait, qui laisse croire que l'on tenait compte de l'état d'esprit d'une population que nous voyons mal vivre, c'est que les révoltes, même lorsqu'elles se produisent à Damas ou à Alep, n'offrent pas le caractère de sécession, ce qui fut la plaie de l'Afrique du Nord. Les rebelles revendiquent le trône du sultanat, avec la possession du territoire dans son intégralité : grâce à la rigide administration qu'ils avaient sinon créée, du moins améliorée, l'unité politique devenait de jour en jour plus solide. Les Mamlouks ont réussi à instaurer la paix musulmane, quelque chose d'analogue à la *pax romana*, ce qu'on ne rencontra presque jamais dans l'Iran du moyen âge, ce que les populations berbères de l'Afrique du Nord n'ont jamais connu.

Il est admirable de voir que l'Égypte est menée, et avec une énergie qui nous surprend, par des hommes sortis de rien, en face d'une Europe qui n'accepte que les services de gens pouvant exciper de titres nobiliaires. De leur temps déjà,

l'Égypte n'était plus en Afrique et l'on peut dire que c'est aux Mamlouks que le pays doit une partie de son prestige. Leurs victoires contre les Croisés et le barrage de leurs troupes en face des hordes mongoles assurèrent à l'Égypte une situation économique de premier ordre, avec une continuité qui ne se trouva dans aucune contrée de l'Islam au moyen âge. La catastrophe qui survient à la fin du xv^e siècle ne saurait leur être imputée, puisqu'elle est complètement extérieure au pays, ruiné soudain par la découverte de la route du Cap de Bonne-Espérance. Ce n'est donc pas l'incapacité de ses maîtres qui allait plonger l'Égypte dans l'ombre.

Gaston WIET.

AU TEMPS JADIS...

Autrefois régnait en Égypte un puissant Pharaon nommé Aménophis. Son principal ministre, qui dirigeait les affaires de l'État, était le prince des prêtres, le célèbre Rahyou. Le souverain et son conseiller résidaient dans la jolie cité de Memphis, la capitale de l'empire et la ville la plus renommée du monde à cette époque. Le premier habitait son magnifique palais surplombant le Nil et entouré d'une palmeraie touffue ; le second logeait dans son temple colossal, aux colonnes énormes, aux spacieux péristyles remplis de statues de divinités...

Ce prêtre avait un ami, un artiste nommé Taya, d'un naturel un peu sauvage, qui ne croyait pas aux dogmes consacrés : c'était un homme d'une taille moyenne, avec un visage mince empreint d'une grande douceur, des yeux rêveurs profondément enfoncés dans leurs orbites. Il demeurait dans une maison isolée de la banlieue, au milieu de l'immensité sablonneuse du désert : il vivait là en la seule compagnie de sa vieille nourrice Mœris, qui prenait soin du ménage.

Ce Taya était le plus grand sculpteur de l'Égypte, chargé de pourvoir les temples de statues admirables, qu'il taillait au cœur de la montagne, où il s'installait pour de longs mois, tout seul, avec son ciseau, trouvant une volupté particulière à écouter la répercussion de ses coups dans la roche dure : on aurait dit qu'il jouissait de l'écho musical des cordes d'une guitare.

Le peuple ne cachait pas son étonnement au sujet de Taya, qui servait la religion, malgré son impiété. Il l'honorait, en effet, de la manière la plus sincère par les splendides statues qu'il créait... Parfois l'on disait au grand prêtre : « Pourquoi cultivait-il l'amitié de cet athée impénitent ? Pourquoi acceptait-il ses statues pour orner les temples des croyants ? » Et Rahyou de répondre toujours avec une intonation calme et grave :

— Celui qui sculpte de pareils chefs-d'œuvre, conçus avec un art parfait, ne saurait être incroyant... La foi est enfouie dans son cœur comme la vie est incluse dans un grain de blé.

*
* *

Taya passa donc une longue période comme un prisonnier dans les carrières désertiques pour se consacrer à son art. Lorsque sa statue fut achevée, il en prévint Rahyou et ce dernier envoya de puissants chariots traînés par des bœufs, accompagnés de vigoureux manœuvres, et l'on transporta la statue au milieu d'un brillant cortège. Taya marchait derrière son œuvre non sans fierté et les ouvriers l'entouraient, guidaient les bœufs et au besoin les aidaient à tirer, en chantant...

Lorsque la procession arriva aux abords de la ville, Rahyou se porta à sa rencontre, suivi des prêtres, des troupes, et des notables, et cette foule ne formait plus qu'un seul groupe tourbillonnant autour de la statue, à la façon dont la plèbe acclame un général victorieux... Les prêtres précédaient tout le monde, psalmodiant avec un humble respect leurs chants liturgiques, les soldats défilaient sur leurs flancs, brandissant leurs lances : le peuple venait enfin en chantant et en poussant des hurras.

Taya ne perdait pas de vue le cortège, les bras croisés sur la poitrine, le visage resplendissant de joie. Lorsque les rangées de palmiers cachèrent à sa vue l'impression-

nante procession, l'artiste exprima son allégresse par un sourire jovial et se faufila dans le chemin de sa maison. Il chemina en sifflant gaîment.

Dès l'abord, il appela Mœris, sa vieille nourrice, qui courut au-devant de lui, le cœur gonflé de bonne humeur et Taya l'embrassa en disant :

— Dieu !... Tu es toujours plus belle, Mœris... Je ne puis décidément pas supporter cette tentation.

La vieille redoubla ses rires et Taya poursuivit :

— Et maintenant, où est ton vin généreux, chère dispensatrice de mes libations ? Où est-il ? Le désert a desséché ma gorge au point qu'elle a pris la dureté du bois. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai pas senti le goût d'un breuvage... Qu'on m'en serve, et vite !

Mœris lui apporta un broc de vin. Taya l'éleva à ses lèvres et ne le reposa que vidé de son contenu.

L'existence de Taya dans les carrières était une vie de travail acharné qui n'était pas exempte d'une rude austérité... Mais lorsqu'il en avait terminé et qu'il revenait en ville pour se retirer dans sa maison, il naissait à une ambiance nouvelle : vie de bohème au jour le jour, sans aucun souci du lendemain. Il passait ses nuits avec un groupe de ses camarades et de leurs amies, à bavarder, à boire ou à se promener, et ne rentrait chez lui qu'avec l'aube, pour se coucher et dormir : il ne se réveillait guère avant midi... Vers le coucher du soleil, il prenait sa flûte et s'asseyait devant sa porte, jouant des airs sentimentaux ou entraînants.

Parfois ses amis venaient lui rendre visite et c'étaient de longs palabres. Mais lorsque la conversation touchait à la religion, Taya poussait un long éclat de rire :

— Malheureux dévoyés, disait-il... N'allez-vous pas cesser d'incliner vos têtes devant des idoles que j'ai fabriquées de mes mains?... Pourquoi ne m'adorez-vous pas, moi, et ne me prenez-vous pas comme dieu ?

Ainsi vivait Taya...

*
* *

Une nuit, il ressentit une certaine torpeur et résolut de rester chez lui à écouter les contes de Mœris, qui le replongeaient dans les rêveries si divertissantes de son enfance.

C'était une nuit de pleine lune : or Taya était un passionné de la lune, il ne se lassait jamais de la contempler, heureux de traverser les terres baignées par sa lumière. En fixant ses regards sur cette amie céleste, il disait toujours à Mœris :

— Mœris, je me sens un désir violent de faire un voyage dans cet astre massif, je voudrais m'y plonger tout nu, pour sentir ses rayons pénétrer dans mon corps.

Taya aurait préféré cette nuit-là se confiner dans sa demeure ; mais l'attrance de la lune ne lui laissait aucune volonté...

Il sortit enveloppé d'un manteau léger et marcha à l'aventure au sein de cette lumière argentée... Il déambulait en respirant profondément, jetant des coups d'œil autour de lui et chantant : il finit par s'émouvoir de sa propre voix et continua à moduler ses mélodies de plus en plus fort.

Il poursuivit sa promenade et arriva au Nil, au milieu d'une palmeraie, loin de tout lieu habité.

Dans la splendeur lunaire, les sables semblaient d'une pureté limpide et les pierres disséminées çà et là scintillaient comme des perles.

Taya s'appuya à un tronc d'arbre pour se reposer : il resta un temps silencieux, offrant ses yeux secs à la généreuse fraîcheur de l'atmosphère. Il était comme plongé dans un rêve. Soudain il aperçut une silhouette qui s'infiltrait entre les palmiers. Il réfléchissait : « Est-ce une forme humaine comme moi, qui vient jouir de la beauté de la nature sous la lumière de la lune ? Ou une gazelle effarouchée qui court au Nil se désaltérer ? »

Taya continuait sa surveillance tout en s'approchant doucement. Il ne douta plus : c'était bien une créature humaine qui marchait à pas légers. Elle était vêtue d'une robe de soie que la brise faisait voltiger sur son corps, sa chevelure, flottant au vent, faisait un effort pour s'attacher à elle, de peur d'être laissée en route.

Tapi derrière un gros palmier, Taya resta à épier. Elle passa près de lui avec la vitesse d'un souffle : il lui sembla qu'elle ne faisait aucun bruit, on n'entendait ni le froissement de l'étoffe de son costume, ni le martèlement de ses pas, ni le halètement de son souffle...

Qui était-ce ? Un être humain en chair et en os, ou un simple fantôme ?

Il marcha sur ses traces avec précaution, la suivant au parfum qu'elle dégageait ; son excellent odorat ne pouvait pas le tromper ...

C'est de cette sorte qu'il la pista jusqu'au moment où elle s'approcha du Nil : elle s'arrêta avec émotion à considérer la surface des eaux, dont les ondes se précisaient grâce aux rayons de la lune. Elle étendit ses bras avec énergie et les referma sur sa poitrine comme si elle voulait étreindre l'air ambiant.

Tout en elle respirait la joie, l'amour et la vie. Taya n'avait jamais rencontré ces qualités réunies dans un être humain avant de la voir.

Elle marcha sur la rive du fleuve et il s'attacha à ses pas. Soudain elle se retourna et se trouva face à face avec lui... Taya se jeta à terre devant elle, tout comme, dans son enfance, il se prosternait devant la déesse Isis.

Elle ne poussa aucun cri apeuré et ne songea pas à s'enfuir... C'était Taya qui était effrayé.

Il craignait — telle était sa pensée intime — d'avoir mal agi envers elle, en se permettant de l'espionner et de rester dans son sillage, et il murmurait une phrase de regret... Il l'entendit lui répondre d'une voix douce et harmonieuse :

— Lève-toi, Taya.

Affolé, il la regarda :

— Savez-vous donc qui je suis? demanda-t-il.

— Qui ne connaît le grand Taya?

— Madame...

— Je suis heureuse de te voir... Lève-toi, viens, parle-moi de toi, raconte ta vie au désert, de quelle manière tu fais fondre les rochers pour en modeler des divinités augustes qui procurent des miracles à l'humanité...

— En quoi ma vie vous intéresse-t-elle?

— Ta vie est une histoire merveilleuse, pleine d'héroïsme et de mystère.

Elle lui tendit ses mains dont il se servit pour se relever. Ils cheminèrent côte à côte le long du Nil, à pas lents, et Taya se mit à lui narrer son existence dans le désert :

— Pour dormir, je me suis ménagé dans le roc une couchette que je couvre de feuillages secs; j'emporte des provisions et je confectionne moi-même ma nourriture de chaque jour, des mets simples et sains, que je dévore avec joie. Je bois l'eau des puits environnants...

— Ces puits, Taya, ce sont les dieux qui te les ont préparés pour adoucir ton pénible labeur.

Il la contempla en souriant. Son regard s'attarda, mais son sourire s'atténua vite en se perdant sur toute la surface de son visage... Il poursuivit son discours :

— J'ai fabriqué une épaisse toiture de rameaux de palmier et de feuilles de papyrus, qui repose sur des colonnes provenant de temples démolis. Mon logis ressemble ainsi à un sanctuaire qui incite à la dévotion.

— Travailles-tu en plein jour?

— Oui, mais j'aime mieux la clarté de la lune... Si ce bel astre divin pouvait me dispenser sa lumière chaque nuit, je la préférerais aux rayons du soleil et je sculpterais mes statues toute la nuit.

— Quelle vie agréable, Taya!... En vérité, tu as beaucoup de chance.

Leurs regards se croisèrent : un fluide tenace et brillant émanait des prunelles de la jeune femme. Taya le recevait

dans ses yeux et le sentait pénétrer dans son cœur, il en suivait l'effet dans ses flancs et le développement dans le reste de son corps...

Il lui prit les mains et, dans un geste pieux, les porta à ses lèvres : ce contact lui causa un frémissement singulier dont il ne soupçonnait pas les conséquences.

Il releva la tête et c'est sans avoir une conscience bien précise de ses paroles qu'il demanda :

— Madame... j'ai une requête à vous adresser, voudrez-vous y souscrire ?

— Quelle est-elle, Taya ?

— Je désire sculpter une statue d'Isis, la grande déesse, accepterez-vous d'être ma collaboratrice ?

— Que faut-il faire ?

— Me servir de modèle.

— Cela durera-t-il longtemps ? répondit-elle en souriant.

— Pas plus que l'existence de cet astre.

Et il montrait la lune. Il continua :

— Je me contenterai, au début, de faire une statue en réduction et c'est d'après cette ébauche que je l'agrandirai à la taille voulue dans mon atelier de la montagne.

— Quand commencerons-nous ?

— Demain...

— Et où ?

— Ici même, où nous nous sommes rencontrés, à la lumière de la lune.

*
* *

Taya rentra chez lui. Il s'interrogeait : qui pouvait être cette femme ? Elle connaissait son nom et possédait sur lui d'amples renseignements, alors qu'il ignorait tout d'elle.

Qui était-ce ? Une créature humaine ? Ou une apparition divine ?

Taya s'étendit sur son lit, cherchant le sommeil, mais

ses paupières restaient obstinément ouvertes... Ne pouvant arriver à s'endormir, il appela Mœris et la questionna les yeux rivés au plafond :

— Mœris... toi qui as toujours été pour moi une mère si tendre, assieds-toi auprès de moi et ne me quitte pas avant que je sois endormi...

— Qu'as-tu donc, Taya, mon chéri?

— Je ressens une épuisante et lancinante angoisse, que je ne peux arriver à définir... Est-ce un souffle d'amour et de désir? Ou bien un besoin de repentir et de pardon? Mais pour qui aurais-je du désir, qui puis-je aimer? Et de quoi ai-je lieu de me repentir, pour solliciter une absolution?... Je ressens, dans mon cœur, Mœris, un grand vide, comparable à celui d'un temple lorsque les fidèles l'ont quitté... Donne-moi la main, je voudrais être certain de ta présence.

— Je te vois fiévreux. Aurais-tu pris froid? Veux-tu boire un peu de vin?

— Non, non...

Taya se blottit dans les bras de Mœris : de chaudes larmes coulaient de ses yeux. Mœris le serra sur sa poitrine comme elle le faisait au temps où il était petit enfant : elle lui tapotait le dos et caressait sa chevelure soyeuse.

Taya cessa de pleurer, mais resta dans une prostration languide. Mœris le fit asseoir sur son lit et lui chanta à voix basse l'hymne d'Isis, ce chant qui provoquait autrefois sur les lèvres du jeune garçon un sourire d'extase. Il serra les doigts de la nourrice et finit par s'assoupir : Taya s'était envolé dans le royaume des songes...

Le lendemain matin, il sauta hors de son lit et courut à la porte respirer la brise comme d'habitude. Les événements de la veille lui revinrent et reprirent leur place dans ses souvenirs : appuyé au mur, il les examinait minutieusement...

Il se lança à la recherche de Mœris, occupée à la préparation du déjeuner :

— Dis-moi, Mœris... Ai-je quitté la maison hier soir?

— Oui, Taya, tu es sorti.

— Où suis-je allé?

— Je t'ai vu vagabonder au clair de lune...

— Quel chemin ai-je pris?

— Celui qui mène au fleuve, je crois...

— Tu crois?

— Voyons, Taya, je n'étais pas avec toi, répliqua Mœris en souriant... J'aimerais mieux que tu répondes à ma question : Vas-tu mieux qu'hier?

— Je vais bien... Mais dis-moi la vérité : Suis-je sorti hier soir, ou non?

— Taya, Taya... tu es encore souffrant.

— D'étranges rêves, Mœris, emplissent ma cervelle. Est-ce que ce sont uniquement des songes, ou bien des réalités tangibles?

Taya s'accroupit par terre et se prit à réfléchir. Mœris était partie achever le déjeuner. Taya but son lait et mangea ses galettes. Puis, au bout d'un temps :

— Raconte-moi quelques détails sur la grande déesse Isis. Je me rappelle certains épisodes que les prêtres m'ont appris lors de mon enfance, mais cela ne calme pas mon inquiétude. Je veux, Mœris, que tu me décrives sa vie, que tu me dépeignes sa personne, que tu me chantes ses hymnes, ces cantiques naïfs que tu tiens de ta mère, ces poésies éternelles qui procurent à l'être humain l'arome d'un passé si reculé.

Mœris commença à lui parler avec son intonation candide et prenante : Taya écoutait d'une oreille bienveillante en y mettant la même attention que la première fois où il avait entendu, tout gamin, les causeries si attachantes de sa grand'mère...

Taya passa la journée étendu sur son lit, abandonné à ses rêves, ou jouant de la flûte. Le crépuscule arriva et l'obscurité de la nuit devint envahissante. Il se leva et prépara une masse d'argile pour modeler sa maquette...

Lorsqu'il eut fini, il revêtit son plus riche costume, lissa et parfuma sa chevelure, prit l'argile et alla se placer

à la porte pour guetter le lever de la lune : le firmament était pur et l'atmosphère calme, les étoiles envoiaient des sourires du haut de leurs demeures lointaines. Assis, Taya s'entretenait avec lui-même.

Le disque lunaire apparut, tel un grand feu enveloppant les êtres. Taya resta immobile, le cœur battant, regardant avec attendrissement la lune qui montait dans le ciel pour atteindre au zénith, perdant peu à peu sa robe rouge et découvrant à l'univers son corps de vif-argent.

Taya, emportant l'argile, gagnait la rive du fleuve, bercé par ses pensées... Viendrait-elle au rendez-vous prévu? L'avait-elle trompé et s'était-elle moquée de lui?

Il parvint à la palmeraie : il arrivait à peine à l'endroit fixé qu'il la vit venir à sa rencontre.

Ils se regardèrent et échangèrent un sourire.

Puis ils marchèrent côte à côte vers le fleuve et c'est là que Taya rompit le silence :

— Ce lieu est propice à mon œuvre...

Il l'installa sur le sable face à la lune, dont la lumière l'éclairait en plein : on aurait dit une naïade évoluant dans une nappe étincelante d'argent.

Taya déposa l'argile devant lui et prit son ébauchoir pour se mettre à l'ouvrage. Mais en examinant avidement sa bien-aimée, il éprouvait comme un étourdissement et tout son corps semblait d'une faiblesse inquiétante...

Il continuait à travailler...

Soudain il rejeta son outil et s'épongea :

— Es-tu fatigué? lui dit-elle.

— Non... Mais...

— Mais...

— Cette argile ne consent pas à obéir à mon art... elle est rebelle... je la trouve récalcitrante aujourd'hui; elle n'est pas docile.

— Taya...

— Pour la première fois de sa vie, Taya craint un échec et ressent toute l'amertume d'une défaite.

Elle se leva et s'approcha de lui, qui restait le menton

baissé. Il prit sa main et lui murmura, comme parlant à lui-même :

— Depuis un moment, j'étais assis devant ma demeure, attendant le lever de la lune. Si l'on m'avait demandé, à cette minute, de sculpter d'imagination votre personne, même au sein d'une obscurité intense, je l'aurais faite très ressemblante et d'un galbe irréprochable... Mais maintenant, alors que vous êtes devant moi, je ne sais plus. Quel est donc l'obstacle qui immobilise ma main ?

— Est-ce ma présence qui te gêne ?

— Je ne sais... Toujours est-il qu'en votre présence je ressens un trouble étrange... En regardant autour de moi, je trouve à cette présence un sens caché, profond de mystère. Oui, votre existence que je ne soupçonnais pas hier et qui, à mes yeux, n'est qu'une voie étroite uniquement destinée à me conduire au vide du néant...

— Taya... Taya...

Il se pencha pour déposer humblement un long baiser sur ses mains :

— Qui êtes-vous ? dit-il. Au nom de la déesse, dites-moi qui vous êtes.

Elle répondit avec une exquise douceur :

— Je suis celle que tu désires que je sois...

*
* * *

... Taya consacra plusieurs nuits consécutives à sculpter sa petite statue, cherchant dans son modèle l'inspiration de son art... Elle était assise sur les sables inondés par les flots de la lumière argentée. Rentré dans sa demeure, Taya grimpait sur le toit, s'y allongeait la face tournée vers le ciel, contemplant les étoiles, se laissant abîmer dans la nuit calme comme dans le sein d'une mère pleine de tendresse... Il se prenait à réfléchir sur le sens intime de l'existence du monde, sur la sagesse de la création, sur la beauté éternelle qui enveloppe et pénètre

toutes choses, lesquelles, à leur tour, reflètent une lumière éclatante sur un univers splendide.

La lune se rapetissait et diminuait : le moment approchait où elle ne lui rait qu'un court instant, pour disparaître définitivement à la vue.

Taya se précipita au lieu du rendez-vous. Le dernier croissant dardait sur la nature son sourire étriqué.

Il aperçut l'amie qui venait au-devant de lui...

Elle s'approcha de lui...

La jeune femme pencha sa tête sur celle de Taya et ses lèvres imprimèrent un baiser sur le front de l'artiste...

La lune s'était éteinte, perdue dans le royaume des ténèbres...

L'apparition s'évanouit, comme si de rien n'était.

Taya resta seul, savourant lentement cette caresse fascinatrice, les bras croisés, la tête baissée, le corps incliné dans une posture d'adoration.

*
* *

... Taya alla trouver son ami, le prince des prêtres Rahyou, pour l'informer de son projet de tailler dans la pierre une figure d'Isis, la sublime déesse... Il en ferait offrande au temple et n'accepterait aucune rémunération...

Taya se munit de provisions, dit adieu à Mœris et, emportant son ébauche, partit pour le désert, à la carrière de pierre...

Durant de longs mois, Taya travailla : à Memphis, on n'entendit plus parler de lui, on l'oublia presque...

De temps à autre, les caravanes de marchands qui passaient près de l'atelier de Taya, donnaient à Mœris et à Rahyou de ses nouvelles, assez vagues et contradictoires pour les inquiéter, et ceux-ci résolurent d'aller se rendre compte par eux-mêmes.

Rahyou partit donc un jour, accompagné d'officiers et de prêtres, ainsi que de la vieille Mœris. Le petit groupe se dirigea vers la carrière où vivait l'artiste.

Lorsqu'ils furent en vue de la vallée, le visage d'Isis leur apparut, les dominant de son auguste splendeur. Ils s'arrêtèrent interdits, s'interrogeant du regard : à mesure qu'ils approchaient de la statue, dont ils distinguaient mieux les traits, ils se sentaient envahir par un sentiment de vénération croissante...

Isis était représentée, ceinte du voile, emblème de sa divinité. Elle donnait l'impression d'une beauté éclatante, d'une beauté vivante et palpitante, qui tenait à la fois de la majesté divine et de la séduction humaine, d'une beauté inédite, qu'on n'avait jamais vue et telle qu'aucun être humain n'avait jamais été saisi d'une fascination analogue.

Tous avaient les yeux fixés sur elle... tous se prosternèrent anéantis.

Dès qu'il les vit, Taya se dirigea à leur rencontre en souriant : il cheminait, l'œil indifférent, comme dans un rêve. Mœris courut à lui et le prit dans ses bras :

— Avais-tu l'intention de rester toujours ici ? lui demanda-t-elle.

— Je l'aurais voulu, si j'avais pu terminer cette œuvre.

— Seul, isolé du monde... ?

— Suis-je seul, isolé du monde, en pareille compagnie ?

— Taya... mon fils chéri... réveille-toi... dors-tu ?

— Je ne sais, Mœris... si je dors ou si je suis éveillé.

— Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

— Je travaillais la nuit au clair de la lune, et lors de la nuit finale du dernier quartier, en place de la lumière lunaire défaillante, j'avais l'éclat des étoiles.

Rahyou envoya un détachement de soldats à Memphis pour informer le Pharaon et le peuple de ce qu'ils avaient vu...

Après quelques jours, Rahyou fit ramener en procession la statue d'Isis. Lorsque le cortège arriva en ville, le Pharaon se rendit à sa rencontre en grande pompe, pour saluer l'auguste déesse...

L'enthousiasme était délirant, et tous les quartiers de

la ville y participaient : on chantait des hymnes sacrés ; de toutes parts, des encensoirs dégageaient leurs suaves parfums, dont les fumées formaient au-dessus d'Isis et de ses fidèles comme un immense dais qui les protégeait de l'ardeur du soleil...

Tout le monde s'engouffra dans le temple : en queue Taya marchait silencieux, à côté de Mœris, et son regard fasciné par son rêve ne quittait pas la statue.

Lorsque tous eurent pris place dans l'enceinte et qu'Isis fut dressée dans la plus grande chapelle, le Pharaon se prosterna longuement, puis sortit, au milieu d'un concours de prêtres qui entonnaient des cantiques...

Après cette cérémonie, les gens du peuple furent admis à pénétrer dans le sanctuaire, qui regorgeait de monde. Puis le temple fut de nouveau abandonné...

Mœris s'en retourna à la maison préparer à Taya un lit douillet, une nourriture appétissante et des liqueurs rafraîchissantes...

Taya se dissimulait à l'écart pour s'évader de la cohue de la multitude et pour échapper aux exigences rituelles...

La nuit étendit son manteau sur la ville et, au sein de cette obscurité, les rues se vidèrent. Ce fut l'instant choisi par Taya pour aller au temple. Il était désert et la lueur des lampes à huile commençait à décliner. Il approcha de la statue, à pas mesurés, comme épuisé de fatigue, écrasé par un immense effort. Il se coucha à terre près de la déesse et s'endormit d'un sommeil de plomb...

Mahmoud TEYMOUR.

Traduit de l'arabe par Gaston WIET.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE L'ENTOMOLOGISTE J. H. FABRE

(SUITE).

Si je me suis un peu étendu sur celui-ci, c'est d'abord parce que c'est le premier en date des travaux de Fabre, celui qui a ouvert la voie aux autres, ensuite parce qu'il est l'un des plus remarquables dans la série des instincts que nous offrent les hyménoptères.

Dans les années qui suivent ce premier travail, Fabre étudie les autres prédateurs de Provence, au même point de vue de leur comportement instinctif. Chez tous, il retrouve la même science « innée » de l'anatomie de la victime, il constate que leur technique est adaptée pour chaque espèce à la conformation anatomique.

Les Sphex par exemple, qui sont des chasseurs de Grillons et d'Éphippigères, les paralyseront de trois coups d'aiguillon au lieu d'un, comme l'exige la situation des ganglions nerveux.

Les Ammophiles, chasseresses de chenilles à système nerveux beaucoup plus autonome, frapperont leurs victimes de dix à douze coups d'aiguillon, un par segment pour y léser le ganglion afférent à chaque segment. Les Tachytes, sacrificateurs de Mantides iront paralyser le ganglion qui commande les féroces pattes ravisseuses de la Mante.

Chez tous ces insectes, il mettra en évidence cette admirable

science de l'instinct par laquelle la guêpe chasse une proie *destinée à une larve* qu'elle *ne connaîtra jamais*, puisqu'elle périra presque aussitôt après avoir pondu son dernier œuf.

Chez tous, aussi, il nous fera toucher du doigt le revers de la médaille, cette « ignorance » de l'instinct, qui fait que l'insecte se trouve dérouté, incapable de parer à certains événements lorsqu'ils sortent des cadres tracés par l'instinct. Par exemple le *Sphex* qui vient de nous stupéfier par sa dextérité à juguler un grillon, a l'instinct de le charrier à son nid en le traînant par les antennes. Si l'expérimentateur coupe celles-ci, que fera le *Sphex*? Il ne fera rien... Il sera incapable de saisir sa proie par une patte pour continuer son charroi, et après quelques essais il s'envolera en l'abandonnant...

Cet admirable instinct est donc à la fois *infaillible* mais *aveugle, inadaptable*.

En outre, ces actes instinctifs se succèdent dans un ordre fixe, *irréversible* : c'est ce que Fabre appelle la « loi de succession des faits ».

Au lieu d'en disserter dans le vide, prenons un autre exemple. Je l'emprunterai cette fois aux « mellifères » c'est-à-dire aux hyménoptères qui alimentent leur larve non plus de venaison mais de miel.

Parmi ceux-ci, un genre a été particulièrement bien étudié par Fabre : celui des Chalicodomes, de l'Abeille Maçonne de Réaumur.

Cette abeille construit une sorte de cellule en pisé, dans laquelle elle accumule des provisions de miel. Puis elle y pond un œuf d'où sort une larve qui consomme le miel amassé, et devient adulte après les habituelles métamorphoses.

Le travail d'une des espèces, le Chalicodome des murailles, régi par d'immuables instincts, s'effectue en trois temps distincts :

1° La construction de la cellule en pisé, avec des matériaux empruntés par l'abeille au sol voisin ;

2° Récolte et emmagasinage des provisions de miel dans la cellule ;

3° Ponte d'un œuf et clôture du nid au moyen d'un opercule de pisé.

Chez l'espèce en question, les trois opérations se succèdent. Observons l'insecte au travail et mettons-le à l'épreuve. Deux cas sont à considérer :

1° L'accident, créé par l'expérimentateur, a rapport à un ordre de gestes dont est « présentement » occupé l'insecte. En ce cas, comme nous le verrons, il est capable, en une certaine mesure, de parer à l'accidentel, car il reste dans son état psychique actuel ;

2° L'accident a trait à un ordre de gestes qui remontent plus haut dans le passé : il a trait à une œuvre finie et dont l'insecte n'a plus présentement à s'occuper. Dans ce cas, l'insecte est « incapable » d'y parer.

Voici quelques faits qui rentrent dans le premier cas :

Un Chalicodome est en train de façonner sa cellule ; en son absence, endommageons la paroi qu'il construit. A son retour, il s'en aperçoit de suite, et il répare aussitôt les dégâts. Un autre, après avoir pondu son œuf, est en train de clore sa cellule. Enlevons le couvercle qu'il construit, de suite il le rebâtira.

Dans ces deux cas, il sait parer à l'accidentel : il continue à faire ce qui l'occupait. Avant de nous extasier sur son intelligence, comme on serait tenté de le faire, voyons comment il réagira dans le second cas :

Un chalicodome a terminé sa cellule ; il en est au second temps : celui de l'approvisionnement, qui est commencé. En son absence, perçons le fond de la cellule, de façon que le miel s'en écoule goutte à goutte. A son retour, l'insecte, après avoir constaté la brèche et la fuite du miel..., continue tout bonnement à apporter du miel dans une cellule qui se vide à mesure, vrai tonneau des Danaïdes..., puis, après un certain nombre de voyages, correspondant à la quantité de

miel ordinairement récoltée, il passe à la troisième phase, c'est-à-dire qu'il pond un œuf dans une cellule vide, et qu'il la clôt ensuite avec soin.

Comme l'écrit, avec un peu d'emphase, un apiculteur contemporain, J. G. Millet, « la cellule est vide, le miel s'est écoulé : qu'importe... Avec la gravité d'un prélat célébrant sa première messe, il pond un œuf dans un berceau qui n'est plus qu'une tombe et pose les scellés sur le néant. »

Prenons-le maintenant en train de clore sa cellule : il le fait au moyen d'un opercule de terre. Pendant qu'il se livre à cette opération, ouvrons au-dessous du couvercle qu'il édifie, une large brèche. Croyez-vous qu'il va la réparer ? Pas du tout. Il termine soigneusement le couvercle qu'il construisait, et laisse au-dessous, sans la réparer, la large brèche par laquelle le premier parasite venu — chaque espèce a les siens — pourra venir ruiner l'avenir de sa famille.

Prenons maintenant le jeune chalicodome qui va éclore. Pour sortir de sa prison, il lui en faut percer le couvercle. C'est en somme le premier travail qui l'attend à son arrivée au monde. Recouvrons cet opercule d'une feuille de papier ou de carton, de façon à ce qu'elle *adhère intimement au couvercle* : l'insecte les percera aisément et sortira de sa cellule. Si maintenant, nous nous contentons de l'en coiffer, comme on coiffe une lampe avec un abat-jour, en laissant un espace libre entre le couvercle et le papier, nous retrouverons notre insecte mort, entre le papier et le couvercle. Il a facilement percé l'opercule de terre habituel : ceci fait, il s'est trouvé à ce qui devait être l'air libre : il a terminé l'opération instinctive qui le poussait à creuser. Ensuite un autre instinct l'a poussé à s'envoler : or, presque aussitôt la mince cloison de papier a arrêté son essor. C'est fini : il périt sans chercher à la percer, car l'instinct qui le poussait auparavant à creuser n'agit plus : comme son congénère de tout à l'heure, il ne peut « remonter » le courant de sa vie psychique.

De l'aveu même des adversaires de Fabre, ses recherches sur ce qu'il a baptisé l'« hypermétamorphose », constituent une des parties les plus originales de son œuvre. Elles ont nécessité de longues et minutieuses recherches, et c'est bien à elles que l'on peut appliquer le célèbre aphorisme de Buffon : « Le génie n'est qu'une longue patience. »

Lorsqu'on visite, au début de septembre, les hauts talus sablonneux des environs de Carpentras, où nidifie une abeille solitaire : l'Anthophore, on y trouve souvent un petit Coléoptère, le Sitaris, qui appartient à la famille des vésicants dont le représentant le plus connu est le célèbre cantharide. La femelle du Sitaris pond dans les galeries de l'Anthophore un tas d'œufs, au nombre de plusieurs milliers. Ce chiffre énorme ne doit pas nous étonner : chaque fois qu'une espèce se trouve exposée à de multiples causes de destruction, et c'est le cas de la majorité des parasites, une sorte de compensation s'établit entre le grand nombre de causes de destruction et celui des œufs pondus, grâce à quoi le niveau de l'espèce se maintient à un niveau à peu près constant.

Fin septembre, de fins vermisseaux noirs, d'un millimètre de long, quittent les œufs du Sitaris. Tout l'hiver, ils vont rester là, tassés les uns contre les autres, sans prendre de nourriture. Au printemps, une certaine agitation se manifeste dans les galeries de l'abeille : c'est la sortie des mâles qui précède de deux à trois semaines celle des femelles. Pendant le passage des mâles au travers des galeries vers l'air libre, les larves du Sitaris sortent de leur torpeur, s'accrochent à leur toison, se font ainsi voiturier par l'insecte au hasard de ses pérégrinations. A leur tour, dès leur sortie, les femelles viennent butiner sur les fleurs ; elles sont de la part des mâles l'objet d'une cour assidue : la larve du Sitaris, profite de ces effusions pour passer sur la femelle à la toison de laquelle elle s'accroche de la même façon. Lorsque, quelques jours plus tard, l'abeille, passant aux choses sérieuses approvisionnera

sa cellule de miel, la larve du *Sitaris* passera sur l'oviducte de l'abeille, de là sur l'œuf qu'elle pond, et se trouvera ainsi, grâce à cet esquif improvisé, au centre de provisions qui ne lui étaient pas destinées.

Un autre coléoptère voisin du précédent, emprunte des voies aussi bizarres pour parvenir aux mêmes fins. C'est le *Meloe*. Laissons Fabre le décrire :

« C'est un disgracieux scarabée à lourde bedaine, dont les élytres molles baillent largement sur le dos comme les basques d'un *habit trop étroit pour la corpulence de celui qui le porte*. Déplaisant de coloration, noir où parfois se marie le bleu, *plus déplaisant encore de formes et d'allures*; l'insecte, par son dégoûtant système de défense, ajoute à la répugnance qu'il nous inspire. S'il se juge en danger, le *Meloe* a recours à des hémorragies spontanées. De ses articulations suinte un liquide jaunâtre, huileux *qui tache et empuantit les doigts*. C'est le sang de la bête. Les Anglais, pour rappeler *ces hémorragies huileuses de l'insecte en défense*, appellent le *Meloe* *Oil beetle*, le « Scarabée « à huile ». Pour qui a vu *une seule fois* un *Meloe*, un tel tableau ne laisse rien à désirer. La larve primaire de ce *Meloe*, observée d'abord au beau milieu de la toison de diverses abeilles, fut considérée par les premiers observateurs, tel Linné, comme une sorte de pou des abeilles d'où le nom de *Pediculus apis* que lui donna ce naturaliste. C'est un Anglais, Newport, qui découvrit sa véritable nature : il observa que la femelle du *Meloe* *pondait* en terre, à plusieurs reprises, de trois à quatre mille œufs. La larve, qui en sort, gagne les fleurs de Composées voisines, y grimpe et s'installe dans les capitules floraux. De là, elle passe sur tout insecte qui visite la fleur. Si, par hasard, c'est une Anthophore, l'animalcule est sauvé : il pourra parvenir jusqu'à la cellule de cet hyménoptère. S'il s'agit d'un autre insecte la larve est destinée à périr. Ici encore la prodigieuse fécondité des femelles supplée aux très nombreux périls auxquels est exposée leur progéniture.

Parvenue sur l'Anthophore, la larve du Meloe parvient jusqu'à l'œuf de l'abeille par les mêmes moyens que celle du Sitaris.

Dès lors, pour les deux insectes, après avoir détruit l'œuf de l'abeille, les larves subissent des mues diverses qui permettront à l'animal de consommer les provisions de miel amassées dans la cellule parasitée, puis de se transformer en insecte parfait à partir duquel le cycle recommencera.

L'histoire, brièvement retracée, de ces deux vésicants nous montre l'extraordinaire richesse des instincts qui sont à la base des actes des insectes.

Avec les Osmies, autres abeilles mellifères, c'est un autre problème qu'aborde Fabre : celui de la répartition des sexes. Ce minuscule insecte, en effet, a résolu le problème auquel, depuis des siècles, se heurtent les médecins les plus illustres... celui du sexe de l'œuf. Tout se passe comme si l'Osmie connaissait d'« avance » le sexe de l'œuf qu'elle va pondre ; mâle ou femelle, puisqu'elle conditionne en conséquence la ration alimentaire qu'elle lui a octroyée. Certaines espèces d'Osmies sont des habitants de la ronce, d'autres préfèrent les vieilles coquilles vides d'escargots. Dans le premier cas, la femelle nidifie dans des tronçons de ronce secs : elle y fore des galeries du calibre d'un crayon, longues de 8 à 10 centimètres et contenant de 2 à 10 logettes, séparées par des cloisons de moelle, qu'elle emprunte à la paroi. Chacune est ensuite approvisionnée de miel.

Fabre constate : 1° que la quantité de miel varie du simple au quadruple... et que 2° des cellules spacieuses et à provisions abondantes sortent *toujours* des femelles et *exclusivement* des *femelles*, que des cellules *étroites* et à provisions *réduites* sortent toujours des *mâles* et *uniquement* des *mâles*.

Tout se passe donc comme si, avant de pondre, la mère savait quel sexe elle doit donner à son œuf... On pouvait supposer et c'était la première chose à vérifier, que la quantité

de nourriture seule détermine le sexe : l'expérience démontre qu'il n'en est pas ainsi, à l'inverse de ce qui se passe chez l'Abeille domestique. (On sait en effet que chez cette dernière espèce, si une reine meurt par hasard, ou quitte la ruche, les ouvrières agrandissent une des cellules de neutres, et nourrissent la larve qui s'y trouve avec une pâtée spéciale que les apiculteurs appellent la « pâtée royale ».)

Chez les Osmies au contraire, comme pour la plupart des guêpes solitaires, si l'on réduit la quantité de nourriture d'une cellule large ou si l'on augmente celle d'une cellule étroite, on obtient seulement une femelle chétive ou un mâle plus fort : mais le sexe n'a pas changé.

Continuant ses recherches sur les osmies, Fabre parvient à leur faire pondre des mâles ou des femelles à volonté, selon le calibre des cellules qu'il leur offre pour la ponte. C'est un apiculteur allemand, Dzierzon, qui a fourni l'explication de ces faits paradoxaux. Il a découvert par la dissection, chez la reine de l'abeille domestique, l'existence d'une sorte de réservoir séminal où s'amasse le liquide séminal du mâle. Ce réceptacle, qu'on appelle vésicule de Dzierzon, Fabre le retrouva chez presque tous les prédateurs étudiés, et chez les Osmies.

Lors de la ponte, l'œuf qui s'engage dans l'oviducte de la femelle est toujours de sexe mâle. Si la femelle le féconde en ouvrant son réceptacle séminal, il devient un œuf femelle. Sinon l'œuf reste mâle : c'est ce qu'on appelle un œuf vierge ou œuf parthénogénétique.

Avant de quitter les favoris de Fabre, « ses chers, ses industriels hyménoptères », comme il aime à les appeler, disons un mot d'un genre très spécialisé dans ses chasses : celui des Pompiles. Qui dit Pompile dit « chasseur d'araignées. »

Il ne s'agit plus là d'une proie relativement inoffensive comme les victimes du Sphex ou du Cercéris, mais d'un adversaire redoutable, nanti de redoutables crochets venimeux, dont la piqûre est mortelle à bref délai pour tout insecte.

Là encore, nous retrouvons la même science innée. Le Pompile s'adresse à des araignées d'espèce variable selon sa propre taille. Mais, pour tous, la technique est à peu près la même. Il commence par frapper l'araignée dans la bouche, pour paralyser les crochets venimeux ; ensuite seulement un second coup d'aiguillon est porté derrière la quatrième paire de pattes, ce qui suffit à la paralysie totale.

A ce sujet, Fabre nous fait toucher du doigt un fait nouveau, extrêmement troublant. C'est la sorte de *résignation* de l'araignée en face de son adversaire : elle ne lutte pas autrement que par la fuite contre son ennemi spécifique : elle semble résignée à son sort somme s'il y avait un « accord établi entre les deux, accord qui est désastreux pour l'araignée puisqu'il est toujours fatal ». Ce fait a été confirmé par bien des auteurs et est parfaitement établi à l'heure actuelle. Le commandant Fertou Berland l'ont signalé pour les *Nemesia* de Corse, de même qu'un naturaliste de Porto-Rico pour la grosse *Mygale* d'Amérique du Sud, qui ne craint pas de s'attaquer à de petits oiseaux ou de petits mammifères, et qui est la proie du *Pepsis*, le Pompile du Brésil.

De cette surprenante « résignation », Fabre nous donne bien d'autres exemples, presque tous tirés de l'histoire des parasites : tels ces petits *Tachinaires* qui vivent aux dépens de la larve du *Bembex*. Et il conclut que les choses sont ainsi parce que chacun a son rôle sur terre, celui du *Bembex* étant de servir de victime au parasite, en vertu d'une logique immanente et supérieure. Nul doute que cette explication finaliste ne soit pas du goût de certains : mais en avez-vous une meilleure à proposer pour expliquer ces faits extraordinaires ?

Si Fabre s'est penché avec prédilection sur les hyménoptères, il n'a pas pour cela négligé les autres insectes.

Dans le monde des Coléoptères, c'est-à-dire des insectes à dure cuirasse de chitine, il s'est surtout intéressé aux mœurs

des bousiers : leur nom renseigne suffisamment sur leur industrie : ce sont, en quelque sorte, les « boueux » du monde entomologique.

Fabre les a étudiés presque tous depuis la « plèbe » des Onthophages et des Aphodius jusqu'aux Geotrupes, aux Copris ; voici ce qu'il écrit du plus gros et du plus célèbre d'entre eux, le Scarabée Sacré :

« Les manipulateurs de bouse ont, pour chef de file, le Scarabée sacré, dont les étranges manœuvres attiraient déjà l'attention du fellah, dans la vallée du Nil, quelques milliers d'années avant notre ère. Quand il arrosait son carré d'oignons, le paysan égyptien voyait de temps à autre, le printemps venu, un gros insecte noir passer à proximité et rouler en hâte, à reculons, une boule en fiente de chameau (1). Il regardait, ébahi, la machine roulante, comme regarde aujourd'hui le paysan de Provence.

« Nul n'échappe à la surprise quand il se trouve pour la première fois devant le Scarabée qui, la tête en bas, les longues jambes postérieures en haut, pousse de son mieux la volumineuse pilule, cause de fréquentes et gauches culbutes. A coup sûr, devant ce spectacle, le fellah naïf se demandait ce que pouvait être cette boule, quel intérêt avait la bête noire à la rouler avec tant de véhémence. Le paysan d'aujourd'hui se fait la même question.

« Aux temps des Ramsès et des Thoutmosis, la superstition s'en mêla : on vit dans la sphère roulante l'image du monde en sa révolution diurne, et le Scarabée reçut les honneurs divins : il est le « Scarabée sacré » des naturalistes modernes, en souvenir de sa gloire d'autrefois.

(1) Un égyptologue m'a fait remarquer qu'il y a sept mille ans le chameau n'existait pas en Égypte. Dont acte, mais le scarabée sacré y existait depuis des millénaires, et devait rouler des pilules de boucle... ou buffle égyptien.

« Depuis six à sept mille ans que le curieux pilulaire a fait parler de lui, est-il bien connu dans l'intimité de ses mœurs ? Sait-on à quel usage précis il destine sa boule ? Sait-on comment il élève sa famille ? Nullement. Les ouvrages les plus autorisés perpétuent sur son compte de criantes erreurs. La vieille Égypte racontait que le Scarabée fait rouler sa boule d'Orient en Occident, sens dans lequel se meut le monde. Il l'enfouit après sous terre pendant 28 jours, durée d'une révolution lunaire. Cette incubation de quatre semaines anime la race du pilulaire. Le 29^e jour que l'insecte connaît pour être celui de la conjonction de la lune avec le soleil, et celui de la naissance du monde, il revient à sa boule enterrée, il l'extrait, l'ouvre et la jette dans le Nil. Le cycle se termine. L'immersion dans l'eau sainte fait sortir un Scarabée de la boule.

« Ne sourions pas trop de ces récits pharaoniques : quelque peu de vérité s'y trouve en mélange avec les extravagances de l'astrologie. D'ailleurs, une bonne part du sourire reviendrait à notre propre science, car l'erreur fondamentale, consistant à regarder comme berceau du Scarabée la boule que l'on voit rouler à travers champs persiste encore dans nos livres.

« Tous les auteurs qui parlent du Scarabée Sacré la répètent : depuis les époques si lointaines où s'édifiaient les pyramides, la tradition s'est conservée intacte. »

Et Fabre détruit la vieille légende, en ajoutant :

« Le lecteur verra combien l'histoire réelle dépasse en merveilleux les contes de l'Égypte. » (1)

La corporation voisine des bousiers est celle des Dermestes, Nécroplores, Sylphes, etc. : ce sont les croque-morts du monde entomologique, commis à l'enterrement des cadavres,

(1) FABRE, *Souvenirs entomologiques*, V, p. 4 et 59.

besogne éminemment utile... Fabre a soumis les Nécroplores à toute une série d'ingénieuses expériences, qui lui ont permis de redresser des erreurs ayant eu longtemps créance. Les vers que leur a consacrés E. Rostand au IV^e acte de *Chantecler* lui ont été inspirés par la lecture de Fabre. Au dernier acte, alors que le jour se lève, à peine le rossignol commence-t-il à chanter qu'il tombe abattu par un braconnier. Chantecler, qui voit arriver « l'insecte creuseur de tombe » s'écrie alors :

*Où le corps a frappé, viens vite ouvrir la terre :
Les Nécroplores noirs sont les seuls fossoyeurs
Qui savent ne jamais vous emporter ailleurs,
Pensant que la moins triste et la plus pieuse tombe,
C'est la terre qui s'ouvre à la place où l'on tombe... »*

L'ordre des Orthoptères a fourni aussi à Fabre de nombreux sujets d'études. Qui ne connaît ses recherches sur la Mante religieuse, la *farasset el-Nébi* égyptienne? Il commence par conter les légendes que colporte le paysan Provençal sur cet insecte si surprenant d'aspect. Autrefois, observant la bête au repos, ses pattes ravisseuses repliées, on avait pris cette attitude pour une posture d'oraison, aussi appelait-on la bête : « Prégo-Diou », la bête qui prie Dieu. Elle rendait de précieux services aux enfants ; si l'un d'eux était égaré, il demandait son chemin à la mante qui, d'une de ses pattes étendues, le remettait dans le droit chemin, car, n'en doutez pas, elle comprend le patois provençal... Un de mes distingués confrères, m'assurait, il y a quelques jours, que si on disait à la bête « Prego-Diou maouro », la Mante, obéissante, s'agenouillait...

En fait, cet insecte avec ses airs de patenôtre, est le plus féroce qui soit : seul de son ordre il vit de chair, au lieu, comme ses proches parents les Criquets, de brouter paisi-

blement les végétaux. Ses pattes en posture d'oraison sont en réalité de dangereux engins de chasse et malheur à l'imprudent insecte qui se hasarde à leur portée... Quant à ses amours, elles passent en atrocité celles des Araignées et des Scorpions, assez mal famées pourtant à cet égard. Le poète J. Richepin, au temps où à l'École normale, il se préparait, par l'étude des classiques, à les imiter *plus tard le moins possible*, avait commis la fable-express suivante :

*Le lendemain du mariage,
Un mari d'humeur volage,
Tua sa femme à son réveil.*
MORALITÉ : *La nuit porte conseil.*

Chez les Mantes les rôles sont renversés, et l'on n'attend même pas... la fin des hostilités.

L'assourdissant orphéoniste de tout arbre provençal, la Cigale, n'est pas oublié par Fabre. Et, comme il manie aussi bien, de l'avis des félibres, la langue de Mistral que la nôtre, il rétablira les faits en faveur de la cigale dans sa fable provençale : *La Cigale et la Fourmi*.

Les papillons l'ont moins retenu : leurs vives couleurs peuvent tenter le collectionneur, mais il n'en a cure : leurs instincts sont trop rudimentaires. Pourtant, au passage, il étudiera le plus gros de nos papillons de Nuit, le « Grand Paon » pour le problème qu'il pose au sujet de l'odorat — et la Chenille processionnaire du Pin, avec son curieux sens hygrométrique...

Quant au vaste ordre des Diptères, il ne l'étudiera guère qu'au point de vue des problèmes du parasitisme...

Si maintenant nous abandonnons les bêtes à six pattes pour celles qui en ont huit : Araignées et Scorpions, nous nous trouvons transportés dans un monde aussi riche en instincts extraordinaires : les pages que Fabre consacre à

leurs procédés de chasse — toile des Épeires, terrier des Lycoses — leurs amours, leur sollicitude pour leur progéniture, comptent parmi les plus belles de son œuvre. Je laisse entièrement de côté ce sujet, car il nous entraînerait trop loin.

(à suivre.)

D^r LOTTE.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
ARCACHE (Jeanne), <i>Juliette</i>	417
FLECKER (J. E.), <i>Hassan</i>	519
GOAR (Lilian), <i>Fantasmagorie</i>	489
KRIEGE (Uys), <i>Fleurs du Cap</i>	290
— <i>Navire-hôpital</i>	492
MARIÉ (Lucien), <i>La promenade au bord de l'eau</i>	562
NOUR EL-AÏN, <i>Pèlerinage</i>	74
RASSIM (Ahmed), <i>Oustaz Ali</i>	213
SHERINGHAM (Yvette), <i>Mer morte</i>	473
SIMON (Émile), Traduction de <i>Hassan</i> (J. E. Flecker).	519
TEYMOUR (Mahmoud), <i>Au temps jadis</i>	591
— <i>Basma la Libanaise</i>	246
— <i>La cervelle de veau</i>	69
WIET (Gaston), Traduction d' <i>Au temps jadis, Basma La Libanaise, La cervelle de veau</i> (Mahmoud Teymour).	69, 246
ZULFICAR (Mohammed), <i>Violettes</i>	422
*** <i>Morceaux choisis d'auteurs français pour</i> <i>1941</i>	315

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

ANTOINE (A.), <i>Quelque part en France (Notes 1939-1941)</i>	426
DRIVON (Étienne), <i>Le Théâtre égyptien</i>	43, 193, 222
DUPERTUIS (Jean), <i>Baden Powel et le scoutisme</i>	124

	Pages.
FAHMY (Scandar), <i>La littérature populaire égyptienne</i>	141
FOUAD IZZAT (Hatidjeh), <i>Le rêve d'une génération deviendra une réalité</i>	180
JALOUX (Edmond), <i>L'évolution littéraire de 1900 à 1940</i> ..	347
JOUGUET (Pierre), <i>Révolution dans la défaite</i> 107, 295, 367, 499	
JUNGFLEISCH (Marcel), <i>Pour une politique des hôpitaux</i>	1
LEPRETTE (Fernand), <i>Lettre à Charles Morgan</i>	39
LOTTE (D ^r), <i>La vie et l'œuvre de l'entomologiste J. H. Fabre</i>	475, 605
MARIGNAC (A. de), <i>Esquisse d'une nouvelle méthode de critique homérique</i>	551
MINOST (Emile), <i>Valeurs morales et réalités humaines</i>	337
MOREZ (Georges), <i>Paris pendant l'occupation</i>	412
PAPADOPOULOU (Alexandre), <i>Un philosophe entre deux défaites</i>	78
SIMON (Émile), <i>James Elroy Flecker</i>	519
WIET (Gaston), <i>Positions</i> 9, 149, 256, 384	
— <i>Trois formules d'indépendance dans l'É- gypte médiévale</i>	566
— <i>Vues sur la guerre</i>	207

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

POSITIONS

COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION SOCIALE

UNE PAGE D'HISTOIRE-RESPONSABILITÉS-POSITIONS

AVEC UNE PRÉFACE

DE

GASTON WIET

Tous les Français, tous les amis de la France
liront avec passion cet ouvrage d'une sin-
cérité absolue.

Un fort volume de ix + 215 pages in-8°

sur papier R. D. C. P. T. 25

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

VIENT DE PARAÎTRE

Aux éditions de la R. D. C.

LE
THÉÂTRE ÉGYPTIEN

DU

D^r ÉTIENNE DRIOTON

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

- Un ouvrage magistral sur une région encore inexplorée de l'égyptologie qui intéresse également l'histoire générale de la littérature
- Livre indispensable au savant comme à l'homme cultivé
- Avec un chapitre réédité.

Le volume sur papier *R. D. C.* P. T. 25

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

Aux éditions de la R. D. C.

PROCHAINEMENT

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

(H. BERGSON ENTRE 1871 ET 1941)

PAR

ALEXANDRE PAPADOPOULO

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Ceux qui ont suivi dans nos pages les chapitres de cette œuvre voudront en conserver un exemplaire dans leur bibliothèque.

- * UNE INTRODUCTION.
- * LES CHAPITRES PUBLIÉS ONT ÉTÉ AUGMENTÉS, REVUS ET CORRIGÉS.
- * DEUX IMPORTANTS CHAPITRES DE CONCLUSION :
Bergson et son temps (les bergsonismes et leur influence sur le moral de la France) — Bergson et tous les temps. Des jugements d'ensemble.

Un fort volume de 300 pages in-8°

Édition de luxe sur pur fil Lafuma, numérotée..... P. T. 120

Édition sur papier R. D. C..... — 45

CENT EXEMPLAIRES ORDINAIRES ET CINQUANTE DE LUXE
SERONT SEULEMENT MIS EN VENTE EN ÉGYPTÉ

SOUSCRIVEZ DIRECTEMENT À LA REVUE

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis un an, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis un an tous les numéros de la *R. d. C.* ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

Éditions de la REVUE DU CAIRE

MARIE CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

Journal d'un Substitut de Campagne

La Caverne des Songes

GASTON WIET :

Le Sultan Baibars

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

GEORGES DUMANI :

La Paix du Soir

PIERRE JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce

Révolution dans la défaite

Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par GASTON WIET.

MARGUERITE BOLANACHI :

Atmosphère

GÉRAUD JOUVE :

Mon Séjour chez les Nazis

GEORGES DUMANI :

Vues sur la guerre

GASTON WIET :

Positions

ÉTIENNE DRIOTON :

Le théâtre égyptien

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,

GASTON WIET.

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.